ela

RECUEIL DE CHANSONS

ET

POÉSIES FUGITIVES.

Avec 32 pages de Musique.

IMPRIMERIE DE Mme. Ve. PERRONNEAU,
quai des Augustins, n°. 39.

Recueil de Chansons

ET

Poésies Fugitives

par

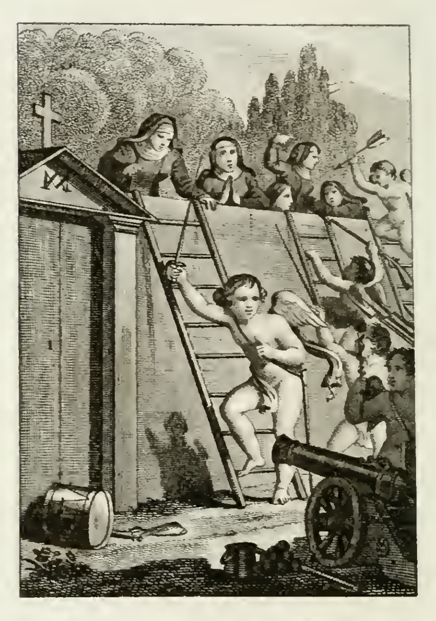
M. GENTIL.

Membre du Caveau Moderne.



à Paris, Chez Rosa, Lib.re Gr.de Cour du Palais Royal,
Cabinet Litteraire,
& Rue Montesquieu, N.o 7.


LIBRARY
NOV 20 1972
UNIVERSITY OF TORONTO



„ Amis, vers cette Forteresse
„ Dirigeons nos coups furieux ;
„ Nos vrais ennemis sont ceux
„ Qui font vœux de sagesse. „

RECUEIL
DE
CHANSONS
ET
POÉSIES FUGITIVES.

LES AMOURS A LA GUERRE,

OU

LE SIÈGE D'UN COUVENT DE NONNES.

AIR : *Jupiter un jour en fureur.*

NE rêvant que gloire et lauriers
Et voulant connaître la guerre,
L'Amour un jour quitta Cythère
Avec ses meilleurs guerriers ;

L'arc à la main, le casque en tête :
« Amis, dit-il, force et gaîté ;
« Marchons avec fermeté, (*bis.*)
« De conquête en conquête. » (*bis.*)

Le brave et joli général
Après ce discours militaire,
Donne à sa troupe, jeune et fière
Du départ l'heureux signal :
D'un ton de héros il commande
Que l'on suive partout ses pas,
Et tout droit aux Pays-Bas
Il dirige sa bande.

Enfin l'on arrive, et voilà
Qu'on aperçoit un monastère,
Bientôt à la troupe guerrière
Le commandant dit : « Halte là :
« Amis, vers cette forteresse
« Dirigeons nos coups furieux ;
« Nos vrais ennemis sont ceux
« Qui font vœu de sagesse. »

On pousse le cri du combat,
Vîte on dispose pièce et mèche,
Et sans tarder l'on bat en brèche;
On compte un héros par soldat.
Jalouses de sauver la place,
Et priant le saint du couvent,
Les Nonnes vont au-devant
Du coup qui les menace.

On se conduit en braves gens,
Tour-à-tour on pousse, on repousse;
Enfin, après mainte secousse,
La brèche s'ouvre aux assiégeans.
Chaque guerrier se rendant maître
D'une sœur qu'il prend corps à corps,
Après les plus grands efforts,
La force à se *soumettre*.

On vit pour la première fois
Un ennemi que l'on renverse,
Chérir l'ennemi qui le perce,
Et sourire à ses exploits:

Même on dit que, posant les armes.
Enfin à la pitié rendus,
Les vainqueurs sur les vaincus
Répandirent des larmes.

La paix faite, le général
Cria : « Je veux qu'on m'obéisse,
« Plus d'abbesse, plus de novice,
« Qu'en ces lieux tout soit égal :
« Mêmes plaisirs et même chère,
« Pour toutes même place au chœur,
« Et qu'aujourd'hui chaque *sœur*,
« Ici devienne *mère*.

Voyant par là l'ordre sauvé,
On rend grâce à la Providence,
Et pleine de reconnaissance,
Chaque sœur répond : « *Ave !* »
L'air plus hardi, l'âme plus forte,
Jeune nonnain, depuis ce jour,
Ne ferme plus à l'Amour,
Ni son cœur ni sa porte.

MA PROFESSION DE FOI

A LA SOCIÉTÉ DU CAVEAU MODERNE,

En lui demandant mon admission.

Air *de la ronde de St.-Malo.* (Noté N°. 1.)

Du dieu charmant qui vous inspire,
Suivant le joyeux étendard,
De votre bachique délire,
Je veux avoir aussi ma part;
Eh! lon, lan, la, j'aime à chanter et rire,
Et passer un moment
Gaillardement.

Auprès de vous, pour trouver place,
Faut-il savoir, en bon vivant,
De maint tendron suivre la trace,

Et le mener tambour battant ?
Eh ! lon, lan, la, je connais cette chasse,
Et j'y passe un moment
Gaillardement.

Faut-il, épris d'une autre gloire,
A Bacchus consacrer ses jours ?
Au fleuve où l'on perd la mémoire,
Noyer quelquefois ses amours ?
Eh ! lon, lan, la, comme vous, je sais boire,
Et passer un moment
Gaillardement.

Que j'aie en scène une défaite,
Qu'on me trompe dans mes amours,
Que ma femme en veuille à ma tête,
Et mon médecin à mes jours ;
Eh ! lon, lan, la, j'ai l'âme toujours prête
A passer un moment
Gaillardement.

Nargue du sot dont le délire,
Dans l'avenir voit tout en noir !

Le moment qui pour moi va luire,
Me présente un plus gai miroir ;
Eh ! lon, lan, la, j'y cherche de quoi rire,
Et passer un moment
Gaillardement.

Du dieu Mars, j'ai suivi l'empire,
Parfois blessé, toujours content,
Le noir Kalmouck dont l'œil vous mire
La balle qui vient en sifflant,
Eh ! lon, lan, la, n'empêchent pas de rire,
Et passer un moment
Gaillardement.

Chers amis, lorsque la camarde,
Nous dictant de sévères lois,
Viendra nous donner la nasarde
Que l'on ne reçoit qu'une fois,
Eh ! lon, lan, la, sachons nous mettre en garde,
Et passer le moment
Gaillardement.

VERS

A une jeune et jolie Actrice qui venait de jouer le rôle d'*Amalie*, dans le *major Palmer.*

O de Palmer sensible amante !
Qui pourrait refuser des pleurs,
A cette voix douce et touchante,
Lorsqu'elle nous peint tes malheurs ?
En voyant la tendre Amalie,
Chacun se dit au fond du cœur :
Je plains, oui, je plains *sa folie*
Et j'en voudrais être l'auteur.

COUPLETS D'ADMISSION

EN QUALITÉ DE MEMBRE

DU CAVEAU MODERNE.

Air : *Lise aimait le beau Gernance.*

Du plaisir joyeux apôtres,
Je suis donc enfin des vôtres!
Et pourtant combien je voi
D'espace entre vous et moi!
En mesurant la distance,
Longtems mon esprit trembla ;....
Mais l'amitié, l'indulgence,
N'connaiss' pas ces distanc' la. (*bis.*)

Air : *J'arrive à pied de province.*

Du gai temple d'Épicure,
Nouveau desservant,
Mon seul titre est, je vous jure,
D'être bon vivant.
Momus pourra bien m'inscrire
Au rang des lurons;
Mais il ne pourra pas dire :
« Aux derniers les bons. » (*bis.*)

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Prodige heureux de l'air que je respire !
Momus paraît et me donne le ton,
Comus m'échauffe, et Bacchus qui m'inspire,
Me dit : « Choisis Grégoire pour patron,
« Ce franc buveur ignora les alarmes,
« Il fit toujours la guerre aux songes-creux ;
« Et s'il versait, par hasard, quelques larmes,
« C'est que le vin lui sortait par les yeux. »

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Oui, Bacchus, oui je te jure
De desservir tes autels,
Et de suivre d'Épicure,
Les préceptes immortels.
Puis, au temple de mémoire,
M'élançant, le verre en main,
Ou j'y trouverai la gloire,
Ou j'y perdrai mon latin.

Air : *Voulez-vous savoir l'histoire?*

Vous, dont aucun ne se montre,
Inter sobrios,
Vous que souvent on rencontre,
Inter ebrios.
Chantez donc, je vous conjure,
Ex toto corde :
« Nouvel enfant d'Épicure,
« *Inter nos sede.* »

Air : *Chantons lætamini.*

Bon, je vous vois sourire,
  Bonheur inespéré !
Hâtez-vous donc d'écrire
  Sur le livre sacré :
Dignus est intrare,
  In nostro corpore. } *ter.*

SUR UNE LORGNETTE.

O lorgnette cent fois chérie !
A bien me seconder ici prépare-toi.
Don précieux de mon amie,
Voici désormais ton emploi :
Rapproche-moi toujours des dames,
Ce bienfait n'aura pas de prix ;
Mais quand je suis auprès des femmes,
Éloigne toujours les maris.

LES QUATRE AGES DE LA FEMME,

OU

CONSEILS AUX BELLES.

AIR : *Conservez bien la paix du cœur.*
(Noté N°. 2.)

Vous, qui comptez déja *quinze ans*,
Pour le plaisir à peine écloses,
Belles, songez aux courts instans
Où vous êtes *boutons de roses* :
Aussitôt que tendre desir
Vient caresser fleur d'innocence,
Légère, comme le zéphir,
Fraîcheur s'en va, sans qu'on y pense.

Lorsque du *vingtième printems*,
Vous aurez entrevu l'aurore,
Sachez mettre à profit le tems
Qui, pour vous, s'embellit encore.

Bouton appelait le desir,
Rose invite à la jouissance,
Si l'on hésite à la saisir,
Beauté s'en va, sans qu'on y pense.

A trente ans, si votre œil déçu,
Le matin, consultant la glace,
Voit qu'une *grâce* a disparu....
Qu'une *qualité* la remplace.
L'amitié, la paix, le bonheur
Deviendront votre récompense;
Mais si l'on néglige son cœur,
Amis s'en vont, sans qu'on y pense.

A quarante ans, quand les amours
Pour partir agitent leurs ailes,
Les plaisirs vrais et les beaux jours
Pourront vous être encor fidèles.
Sachez marquer tous vos instans,
Par la gaîté, par l'indulgence,
On trompe, ainsi, le vol du tems,
Et l'*heure* vient, sans qu'on y pense.

GARDE A VOUS!

Air noté N°. 3.

Pour passer doucement vos jours,
Vous qui fîtes la sotte emplette
D'un de ces démons en cornette
Que l'on entend crier toujours,
Si jamais, changeant de langage,
Et laissant en paix le ménage,
Votre lutin prend un air doux....
Garde à vous! *maris*, garde à vous!

Et vous qui cherchez des succès
Sur les pas joyeux de Thalie,
Si la vérité, la folie
Ont souvent tracé vos portraits;

Du laurier que la gloire apprête,
Couronnant parfois votre tête,
Si vous avez fait des jaloux....
Garde à vous ! *auteurs* , garde à vous!

Vous, qui ne trouvez plus d'attrait
Aux jeux qui savaient tant vous plaire,
Et qui déja pour votre mère
Avez eu le premier secret ;
Si votre œil s'ouvre avant l'aurore,
Et si votre front se colore
Au seul nom d'amant ou d'époux....
Garde à vous ! *tendrons*, garde à vous!

Et vous qui, défendant vos droits,
Avez pour adverse partie
Femme aimable, jeune et jolie,
A l'œil fripon, au doux minois ;
Si la donzelle *à certaine heure*,
Du juge cherche la demeure,
Et chez lui frappe à petits coups....
Garde à vous ! *plaideurs*, garde à vous !

Et vous qui, d'un air hébêté,
Et dans tout voyant des merveilles ,
Promenez , baillant aux corneilles,
Votre oisive inutilité ;
Si vous grossissez tous les groupes
Des curieux qu'on voit par troupes,
Sans penser qu'il est des filoux....
Garde à vous ! *musards* , garde à vous !

Et vous , par l'intérêt guidés,
Dans ces temples où la Fortune
Se rit de la foule importune ,
Où *Mercure* jette les dés ;
Par suite d'un bonheur perfide ,
Si vous faites un gain rapide ,
Dès les deux ou trois premiers coups....
Garde à vous ! *joueurs*, garde à vous !

Et vous , qu'on voit à chaque instant ,
Dans cette immense fourmillière ,
Pour attrapper une chimère,
Allant , venant , poussés , poussant ;

Si, pressés, froissés par la foule,
Et vaincus par le flot qui roule,
Vous heurtez un *grand* en courroux....
Garde à vous! *petits*, garde à vous!

Et vous qui, gardant la maison,
Au lit faites triste figure,
Et qui peut-être à la nature
Auriez dû votre guérison;
Si quelqu'élégant Esculape,
A votre chambre un matin frappe,
Et s'empare de votre poulx....
Garde à vous! *mortels*, garde à vous!

Vous enfin que, le verre en main,
Momus réunit dans son temple
Qui, prêchant un joyeux exemple,
Chantez et l'amour et le vin;
Si, de Vénus soldats fidèles,
Vous voulez donner à vos belles
Un bonsoir amoureux et doux....
Garde à vous! *buveurs*, garde à vous!

LA NUIT.

Air : *La bonne chose que le vin!* (Noté N°. 4.)

Consolatrice de nos maux ,
Du tems fille discrète et sombre ,
Mère du plaisir , du repos ,
O Nuit ! je vais chanter ton ombre :
Chaque jour, plus d'un détracteur
Sur ton compte médit et glose ,
Moi , je te dois tant de bonheur , } *bis.*
Qu'ici je veux plaider ta cause. }

Quand la nuit de son crèpe noir
Couvre l'un ou l'autre hémisphère ,
Le calme naît , par son pouvoir ,
Dans le château , dans la chaumière ;
Le pauvre craint le jour qui luit ,
Et qui dans ses maux le replonge ;
Mais par un bienfait de la Nuit ,
Il voit le bonheur dans un songe.

Lorsque vous attaquez le cœur
D'une fille tendre et novice,
Trop de lumière lui fait peur
Et lui montre le précipice.
Elle dit : « Non. » Quand le jour luit
Et révèle sa résistance,
Elle se tait dès que la Nuit
Force la nature au silence.

C'est la nuit que, seul avec lui,
Le savant médite sa gloire ;
Du malheur le modeste appui
Recherche la nuit la plus noire ;
Des fiers guerriers que Mars conduit,
Lorsque nos plaines sont couvertes,
Le jour les dépeuple, et la nuit
Travaille à réparer nos pertes.

Le jour, on promet un baiser,
La nuit, on acquitte sa dette ;
Le jour souvent vient diviser,
La nuit, souvent la paix est faite.

Les derniers feux du jour qui luit
Du berger ramènent l'étoile,
Et c'est le manteau de la Nuit
Qui des amours devient le voile.

La Nuit endort le médecin
Dont le malade se ranime;
Elle endort l'huissier assassin,
Pour le repos de sa victime.
La Nuit au silence réduit
Journal qui mord, femme qui gronde;
N'est-ce pas du sein de la Nuit
Qu'un jour on vit sortir le monde?

La Nuit, point de sermon verbeux,
Point de visiteur famélique,
Point de plaidoyer ennuyeux,
Point de séance académique:
Or, savez-vous ce qui s'ensuit?
C'est qu'à mes principes fidèle,
Je me déclare pour la nuit,
Mais non, pour la *nuit éternelle*.

IMPROMPTU

Fait en traversant le marché des Jacobins (1).

O terrain noté d'infamie,
Combien tu vois changer ton sort!
On achète aujourd'hui *la vie*,
Où naguère on donnait *la mort*.

(1) Bâti sur l'emplacement du club des Jacobins.

LE MARIAGE AU CROC,

OU

LE *OUI* ET LE *NON* MAL PLACÉS,

HISTORIETTE.

Air : *J'arrive à pied de province.*

Manon était ravaudeuse,
Becquet cordonnier,
L'un' fille d'un' remmailleuse,
L'aut' fils d'un sav' tier :
Ça leux allait comm' de cire
D'unir pour jamais
Deux états qui, l'on peut l'dire,
Se touchent d' si près.

C' n'était pas de c' te canaille
  Qui s'en va tout d'go,
Sans avoir ni sou ni maille,
  Dire l'*conjungo :*
Pour fair' les chos' avec grâce,
  L' futur, drès l' matin,
Avait r' tenu sus la place
  L' plus fringant sapin.

V'la tout' la famill' dans l' fiacre,
  Qu'est r' çue zau portail,
Par l'bedeau l' suisse et l' soudiacre
  En grand attirail.
On n'avait pas souvenance,
  D' puis un siècle ou deux,
D'une aussi superbe alliance
  Dans *Saint-Pierre-aux-Bœufs* (1).

Enfin l' couple heureux s'ag' nouille
  D' vant monsieur l'curé,
Qui leux sermone un' bredouille
  D'un air pénétré.

(1) Ancienne paroisse de Paris.

Quand i' d'mande à la future
  Voulez-vous ti d'lui ?
« Non, » qu'ell' répond, la parjure,
  Quand fallait dire : oui.

V'là tout qui s'désorganise
  A c' mot foudroyant,
On s' bouscule, on sort d'l'église
  D'un air larmoyant !
Adieu, tab' si bien servie !
  Adieu, rigaudons !...
Du mêm' coup on congédie
  Parens et dindons !

Becquet furieux de c' te niche
  S'écri' sus l' coup d' tems :
« Est-ce ainsi qu'un' fille s' fiche
  « D' l'ordre d' ses parens ?
« Car, faute d' connaît' vot' père,
  « Vous savez très-ben,
« Que c'est mad' moisell' vot' mère
  « Qu'a bâclé c' t'hymen. »

« Pour queu motif donc, parjure,
« Q' vous saignez du né ?
« Dans l'vin, dans la criature
« J' n'ai jamais donné. »
— C'est, dit-elle, un rabat-joie ;
« J' sais ben entre nous,
« Qu'vous m'allez comme un bas d'soie;
« Mais je n' veux pas d' vous. »

« Vous vous èt' donné zun' pente
« Au sujet d' ma fleur,
« Et j' n'entends pas qu'on plaisante
« Dessus mon honneur ;
« Le mien n'est pas un' vétille,
« Et tout Paris, dà !
« Sait ben que je n' suis pas fille....
« A supporter ça. »

Enfin *Becquet* s' décarcasse
Pour s'innocenter,
I' s'explique d' si bonn' grâce
Qu'on n' peut résister,

Manon, qui n'était pas d' pierre,
L'i donn' sans témoin,
Rendez-vous sur la rivière
Dans un bateau d' foin.

V'là l'amant zet la maîtresse
Entre l' ciel et l'eau ;
J' vois l' moment zoù qu' leux sagesse
Est presqu'à vau-l'eau.
L'garçon presse, la fill' flotte,
Puis la pauv' *Manon*,
L'i dit *oui* comme un' grand' sotte,
Quand fallait dir' *non*.

La qu'relle ainsi terminée,
Fallut du tendron
Avant la fin de l'année
Alonger l'jupon....
« A quand l'mariag', disait-elle ? »
Becquet plus malin,
Chaqu' jour l'i disait : « la belle,
« Ça s'ra pour demain ! »

Morale.

Tout ça nous fait ben voir comme,
De crainte d' malheur,
L' sexe au vis-à-vis d'un homme,
Doit s' méfier d' son cœur.
Fill' qu'a trop prêté.... l'oreille
Dans l'espoir d' l'hymen,
Se voit toujours *à la veille*,
Sans s' voir au *lend'main*.

LE BOUDOIR.

Air : *J'ai vu le parnasse des dames.*
(Noté N°. 5.)

Ce nom bizarre est un outrage
Au temple de la volupté,
Un boudoir n'est-il pas l'image
Du plaisir et de la gaîté ?
L'endroit où souvent une belle
D'un amant couronne l'espoir,
Où vient finir toute querelle,
Doit-il se nommer un boudoir ?

Là, pour embellir notre vie
Et servir nos plus doux projets,
Nectar divin, femme jolie,
Demi-jours adroits et discrets ;

Livres avec gaze très-fine,
Meubles de l'artiste en renom,
Lit de repos qui, sous Delphine,
Chaque soir a perdu son nom.

Là je vois au sein de l'ivresse,
S'adoucir près de la beauté,
L'austérité de la sagesse
Et l'éclat de la majesté.
Dans le boudoir de la Folie,
Périclès heureux mille fois,
Sur les deux genoux d'*Aspasie*,
De la Grèce a tracé les lois.

Voyez ce *suppôt de finance*,
Devenu sensible, une fois,
Ce *Scythe* dont l'indépendance
D'un enfant a subi les lois;
Ce juge dont la bouche acquitte
L'homme par Thémis condamné:
O vous, qu'étonne leur conduite,
Entrez au boudoir de *Phryné!*

A l'ennuyeuse compagnie
Du salon on fait les honneurs ;
Société bonne et choisie,
Du boudoir obtient les faveurs :
Au boudoir sans crainte on découvre
Et son secret et ses appas,
La porte jamais ne s'en ouvre,
Qu'à celui qui ne *boude pas*.

Il faut qu'ici-bas tout finisse,
Chacun en est trop convaincu ;
Dieu d'amour fais, dans ta justice,
Que je meure où j'aurai vécu :
A l'heure où tout mortel succombe,
Donne-moi, comblant mon espoir,
Le sein d'une femme pour tombe,
Et pour mausolée un boudoir.

BOUTADE.

Hier encore j'étais riche et content,
J'avais plaisirs, maîtresse, amis par conséquent ;
Ce matin je m'éveille au bruit de la tempête,
Le vent de l'infortune a soufflé sur ma tête ;
Bonheur, plaisirs, trésors, las! tout a déserté ;
Douces illusions qu'êtes-vous devenues ?
J'ai cherché mes amis, j'ai trouvé des statues,
Déja du monde entier je me vois rebuté....
Mais que dis-je? je puis braver ce coup funeste,
Oui, malgré le sort ennemi,
De ma fortune encore un seul écu me reste....
J'achète un chien pour avoir un ami.

RONDE

A l'occasion de la Paix générale de 1814.

Air : *Verse encor.* (Noté N°. 6.)

Gais lurons,
Tirons, tirons, tirons,
Tirons tous les bouchons
De nos vieilles
Bouteilles;
Gais lurons,
Vidons, vidons, vidons
Autant de vieux flacons
Qu'on tira de canons.

Dès son premier pas,
Un prince qu'on adore,
Des tristes combats
Fait cesser le fracas.

Grâce à ses bienfaits !
Nous entendons encore,
Le doux mot de paix
Redevenu français.

Gais lurons, etc.

Nous avons chanté
De ce bon roi de France,
L'aimable bonté,
La noble fermeté.
Qu'ici, de tout cœur,
Notre reconnaissance
Le proclame en chœur,
Roi, pacificateur.

Gais lurons, etc.

Pour d'autres combats,
Amis, prenant des forces,
Non moins bons soldats,
Mettons l'amour au pas.

Et, francs compagnons,
Brûlons, au lieu d'amorces,
Le cœur des tendrons
Qu'en tous lieux nous verrons.

Gais lurons, etc.

On n'entendra plus
Dans ce gai monastère (1),
Les fils de Momus,
Les prêtres de Bacchus,
Craignant *un décret*.
Se dire. « Cher confrère,
« Au prochain banquet
« Serons-nous au complet ? »

Gais lurons, etc.

Plus on ne viendra
Marchander notre verve,
Plus on ne dira :
« Chantez, on vous paîra. »

(1) Le Caveau moderne.

Libre en ses écrits,
Ici chaque Minerve,
Saura bien, *gratis*,
Chanter : *vive Louis !*

Gais lurons, etc.

Aux tristes propos
Faisant la sourde oreille,
Versons à grands flots
Le vin de nos tonneaux.
Ce n'est, mes amis,
Que du jus de la treille,
Que nos lis chéris
Doivent être rougis.

Gais lurons, etc.

On dit que le vin
Sait doubler un ménage,
Que ce jus divin
Met les amours en train.

De Mars, de ses coups,
Pour réparer l'outrage,
En rentrant chez nous,
Confrères, chantons tous:

Gais lurons,
Tirons, tirons, tirons,
Tirons tous les bouchons
De nos vieilles
Bouteilles;
Gais lurons,
Vidons, vidons, vidons
Autant de vieux flacons
Qu'on tira de canons!

MA SEMAINE,

OU

LA COMPENSATION.

Lundi je me marie et perds ma liberté,
Mardi je perds la tête en voyant Célimène;
Mercredi je m'oublie et je perds ma santé,
Jeudi je perds ma cause ainsi qu'un beau domaine;
Vendredi je perds mon argènt,
Samedi l'objet de ma flamme,
Dimanche, en dédommagement,
J'apprends que j'ai perdu ma femme.

A MES CONFRÈRES DU CAVEAU MODERNE.

J'EN RÉPONDS!

ET

JE N'EN RÉPONDS PLUS !

AIR *du vaudeville des Deux Edmon.*

S'IL faut, pour vous payer ma dette,
Ne faire qu'une chansonnette
Sur quelques modestes flonflons,
Oh! j'en réponds! oui, j'en réponds!
Mais faut-il, marchant sur vos traces,
Réunir l'esprit et les grâces
Des enfans gâtés de Momus?
Ah! je n'en réponds plus! non, je n'en réponds plus!

Friands de certaine fleurette,
Cherchez-la chez la bergerette
Bien ignorante et sans pompons;
Oh! j'en réponds! oui, j'en réponds!
Mais chez ces précoces coquettes
Ne rêvant que bals et toilettes,
Par qui tous les romans sont lus,
Ah! je n'en réponds plus! non, je n'en réponds plus!

Chez un banquier dont la dépense
N'excède pas son opulence,
Si vous avez placé vos fonds,
Oh! j'en réponds! oui, j'en réponds!
Mais dans la maison enrichie
Où prudence, ordre, économie
Ne sont que des mots inconnus,
Ah! je n'en réponds plus! non, je n'en réponds plus!

D'amis, cette troupe fidèle
Qui vous suit, vous gruge avec zèle,
Tant qu'elle entendra vos doublons,
Oh! j'en réponds! oui, j'en réponds!

Mais quand, avec le numéraire,
Hôtel, plaisir et bonne chère
Seront tout-à-fait disparus,
Ah! je n'en réponds plus! non, je n'en réponds plus!

Qu'un luron chez vous se présente,
L'air ouvert, la mine riante,
Ne parlant qu'amour et chansons,
Oh! j'en réponds! oui, j'en réponds!
Mais qu'un doucereux, à l'œil louche,
A tout propos ait à la bouche
Probité, sagesse et vertus,
Ah! je n'en réponds plus, non! je n'en réponds plus!

A fille jolie et sensible,
Mais à l'éloge inaccessible,
Livrez votre honneur et vos fronts,
Oh! j'en réponds! oui, j'en réponds!
Confiez-les à ce bel ange
Dont, au moindre mot de louange,
Les sens, de plaisir sont émus,
Ah! je n'en réponds plus! non, je n'en réponds plus!

Si le bonheur de l'autre vie
Attend l'ami de la folie,
Pour moi, pour vous, chers compagnons,
Oh! j'en réponds! oui, j'en réponds!
Mais faut-il, dans cette espérance,
Faisant cinquante ans pénitence,
Vivre d'eau, de pain et d'*agnus?*
Ah! je n'en réponds plus! non, je n'en réponds plus!

EPIGRAMME.

De ce méchant bavard, les caustiques éclats
Te font trembler, dis tu? garde-toi de t'en plaindre.
Crois-moi, le voyageur aurait bien plus à craindre,
Si le serpent ne sifflait pas.

LA CLOCHE DES MORTS,

OU

LA LEÇON DES VIVANS.

AIR : *Din, don, din, don.* (Noté N°. 7.)

Les cloches du monastère
Où j'ai pris le capuchon,
Ne sonnent jamais sans faire
Au genre humain la leçon,
Et, de crainte de méprise,
Elles ont pris pour devise :
Din, don, din, don, (*bis.*)
Mortels, écoutez-les donc,
Din, don, din, don, (*bis.*)
Mortels, écoutez-les donc,
Din, don, din, don. (*bis.*)

Voyez-vous ce riche avare
Qui jeûna sur son argent
Dont le trépas le sépare :
Il mourut en enrageant ;
A peine il est dans l'enceinte,
Qu'aussitôt la cloche tinte :
Din, don, din, don,
Que ne jouissais-tu donc?
Din, don, din, don;
Que ne jouissais-tu donc?
Din, don, din, don.

Au fond d'une simple bière,
Voyez ce prodigue fou
Qui, trois fois millionnaire,
Vécut vingt ans sans un sou;
A sa suite il n'a personne,
Et la cloche déja sonne :
Din, don, din, don,
Que ne ménageais-tu donc?
Din, don, din, don,
Que ne ménageais-tu donc?
Din, don, din, don.

Quel est ce convoi modeste?
Celui de certain bavard
Qui, pour un propos trop leste,
Hier fut mis à l'écart;
A peine il comptait par trente,
Et notre cloche lui chante :
Din, don, din, don,
Que ne te taisais-tu donc?
Din, don, din, don;
Que ne te taisais-tu donc?
Din, don, din, don.

Que vois-je! c'est le gros Pierre,
Qui, dans le nœud qu'il serra,
N'ayant pu se rendre père,
De regret en expira;
A mesure qu'il approche,
On entend dire à la cloche :
Din, don, din, don,
Que ne voyageais-tu donc?
Din, don, din, don;
Que ne voyageais-tu donc?
Din, don, din, do n,

Regardez ce pauvre hère
Que sa diablesse moitié,
Par son affreux caractère,
Mit au tombeau, sans pitié;
Notre cloche, qui raisonne,
En le voyant, carillonne :
Din, don, din, don,
Que ne la quittais-tu donc?
Din, don, din, don,
Que ne la quittais-tu donc?
Din, don, din, don.

Victime d'une mort prompte,
Voyez ce défunt nouveau,
Chaque héritier déja compte
Tous les vins de son caveau;
A les boire l'on s'invite,
Et la cloche dit bien vîte :
Din, don, din, don,
Que ne les buvais-tu donc?
Din, don, din, don,
Que ne les buvais-tu donc?
Din, don, din, don.

Cet autre, de race obscure,
Dont on chante l'oraison,
Pour une vérité dure
Vécut, mourut en prison;
Des grands il fit la satire.....
J'entends la cloche lui dire :
Din, don, din, don,
Que ne les flattais-tu donc?
Din, don, din, don,
Que ne les flattais-tu donc?
Din, don, din, don.

O vous! qui de cette vie
Avec nous suivez le cours,
Et qui trouvez, je parie,
Que les momens en sont courts,
Gardez-bien que la clochette
Certain jour ne vous répète :
Din, don, din, don,
Que n'en profitiez-vous donc?
Din, don, din, don,
Que n'en profitiez-vous donc?
Din, don, din, don.

ÉPIGRAMME.

Hortense à soixante ans coquette,
Et prenant un air triomphant,
Minaude, veut faire l'enfant,
Et se croit revenue aux jours de la fleurette ;
Mais moi peut-être un peu mordant,
Je dis que si la folle Hortense
A quelque chose de l'enfance,
C'est de n'avoir pas une dent.

LES QUATRE CABARETS.

Air : *Pégase est un cheval qui porte,*
ou : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Quatre cabarets dans ce monde
S'offrent aux voyageurs errans,
Et dans chacun la foule abonde,
Malgré leurs genres différens;
Car aussitôt que de la vie
L'homme a recueilli le bienfait,
Le sein d'une mère chérie,
Voilà son premier cabaret.

Tandis que la tendresse veille
Et tremble au moindre de ses cris,
Il badine avec sa bouteille,
Sans en connaître tout le prix;

Mais dès que son âme innocente
D'amour devine le secret,
Du plaisir la coupe enivrante
Devient son second cabaret.

De Vénus et de la folie
Longtems il va grossir la cour,
Et passe une joyeuse vie
Entre le plaisir et l'amour ;
Mais quand Vénus, fermant l'oreille,
Laisse tous ses vœux sans effet,
Le temple du dieu de la treille
Est son troisième cabaret.

Enfin, appesanti par l'âge,
Pour guide ayant choisi Bacchus,
Vers le terme de son voyage
Il marche appuyé sur Comus ;
Mais, à l'aspect de l'onde noire,
Il a beau dire avec regret :
« Mes amis, je ne veux plus boire! »
C'est là son dernier cabaret.

LES

AVENTURES D'UN TAMBOUR.

Air : *J'ons un curé patriote.*

Tout petit, dans not' village,
J'faisais l'diable jour et nuit;
Not' curé disait : « Je gage
« Que c'marmot-là f'ra du bruit. »
Et, chef d'un p'tit régiment,
Partout on m'voyait trimant,
R'lan tan plan, (*ter.*)
Tambour battant (*ter.*)

« Ah! mon Dieu, disait ma mère,
« Pour avoir d'pareils enfans,
« Ça n'est pas la pein' d'en faire;
« C'est perd' ses pas et son tems. »

Mais d'la maison m'esquivant,
J'allais toujours en avant,
R'lan tan plan, etc.

A quinze ans d'vant zun' fillette
Dev'nant tout je n'sais comment,
J'sentais mon cœur, sans baguette,
Batt' la charge à tout moment,
Et de p'tit devenu grand,
J'vous m'nais un tendron friand
R'lan tan plan, etc.

Qui se ressemble s'assemble,
C'est c'qui fait qu'je r'luque un jour,
Afin d'mieux cadrer ensemble,
Une brodeuse au tambour,
Et j'comptais ben loyal'ment
L'épouser conjugal'ment,
R'lan tan plan, etc.

D'vant not' maison logeait Nice,
Dont j'brûlais d'être l'époux,
L'amour n'avait, par malice,
Mis que l'ruisseau zentre nous :

Cheux elle j'vois un fendant
Entrer d'un air d'prétendant,
R'lan tan plan, etc.

J'aurais cassé tout' les vîtres,
S'il y en avait zeû cheux nous,
Je m'conditionne d'trois litres,
Et cheux la belle aux yeux doux
Je m'en vas ben poliment
Li faire un p'tit compliment,
R'lan tan plan, etc.

« Au faraud, dis-je, Dieu m'damne!
« J'frai passer l'goût d'y r'venir,
« J'sais comme on frappe un' peau d'âne,
« L'coco n'a qu'à ben s'tenir. »
Et sans plus de ménag'ment,
J'entre à coups d'pied dans l'log'ment,
R'lan tan plan, etc.

Sus d'autres pieds qu'ceux d'leux chaises,
Je trouve mes deux humains,
Qui, tant ils étiont bien aises!
N'savions z'où fourrer leux mains,

5.

Et j'dis : « J'vois assez clair'ment
« Qu'on mène ici l'sentiment
« R'lan tan plan, etc. »

Pour que personne n'détale,
Je ferme la porte en d'dans,
Et Nic' bat la générale
Avec les g'noux et les dents;
Puis, d'un gourdin m'escrimant,
Sus l'flanc j'vous mets l'garnement,
R'lan tan plan, etc.

Après qu'j'ai r'tapé mon drôle,
Je m'dis : « Faut jouer d'l'escarpin. »
Aussitôt v'là que j'menrôle
En qualité de tapin,
Et drès le lend'main gaîment
J'm'en vas r'joindre l'régiment,
R'lan tan plan, etc.

Mais v'là que l'jour où j'arrive,
Un beau brin d'fille m'séduit;
On répond zà son *qui vive?*

Et sans façons on la suit ;
Puis, d'un p'tit air obligeant,
La princess' mèn'mon argent
    R'lan tan plan, etc.

A la casern', vaill' que vaille,
Je m'rends un peu plus léger :
Le soir on donne un' bataille,
J'vole droit zous qu'est l'danger,
Et j'attends ben tranquill'ment
Un boulet d'canon all'mand,
    R'lan tan plan,
    Tambour battant

ANECDOTE.

Un jour certain valet gascon,
S'offrit pour entrer en maison,
Chez un enfant de la Garonne,
Qui de jouer sans cesse et ne payer personne,
Dans la ville avait le renom;
Après mûr examen : « Je crois à votre zèle,
« Dit notre cadédis ; mais, ici bas, chacun
« Cherche ses sûretés, et tout valet fidèle,
« Présente un répondant, c'est l'usage commun.
— Un répondant! sandis vous mé la donnez belle,
« J'allais, monsu, vous en démander un. »

ME VOICI, ME VOILA,

OU

LE REFRAIN NORMAND.

Air noté N°. 8.

Je me creusais la cervelle,
Depuis trois jours, vainement,
Lorsqu'enfin je me rappelle,
Certain vieux refrain normand :
Me voici, me voilà,
Tra deri dera,
La la la la. } (*bis.*)

Qu'un ami soit en alarmes,
Par la perte de son bien !
« Frère, il faut sécher tes larmes,

« Lui dis-je en Épicurien,
« Me voici, me voilà,
« Tra deri dera,
« Ma bourse est là. »

Un fauteuil d'académie,
Peut-être un jour me plaira,
Lorsque, sans cérémonie,
Pour tout discours on dira :
« Me voici, me voilà,
« Tra deri dera,
« Ma place est là. »

Que l'on regrette, en famille,
Un jeune guerrier absent,
Quel plaisir ! lorsque le drille
Ouvre la porte en disant :
« Me voici, me voilà,
« Tra deri dera,
« La croix est là. »

Le Français près d'une belle,
Aime à s'oublier souvent ;
Mais dès que l'honneur l'appelle,

Il s'écrie, en se levant :
« Me voici, me voilà,
« Tra deri dera,
« Je suis bon là. »

Auprès d'un tendron trop sage,
Quand je crois perdre mes pas,
Son œil fier me décourage ;
Mais l'amour me dit, tout bas :
« Me voici, me voilà,
« Tra deri dera,
« L'on y viendra. »

Qu'un neveu s'impatiente,
Auprès d'un oncle éternel,
Le docteur qui se présente,
Lui dit d'un ton solennel :
« Me voici, me voilà,
« Tra deri dera
« Ça finira. »

Lise qu'un vieux barbon guette,
Par cent refus l'éconduit :
Mais elle est douce et muette,

Près d'un grivois qui lui dit :
« Me voici, me voilà,
« Tra deri dera,
« Parlons donc d'ça. »

Quand la noire messagère,
A nos portes frappera,
Qui fut bon sa vie entière,
Avec calme répondra :
« Me voici, me voilà,
« Tra deri dera,
« Tout finit là. »

L'AMITIÉ.

RONDE ÉPICURIENNE.

Air noté N°. 9.

CHOEUR.

GAI, gai, c'est l'amitié
Qui de nos jours rend la chaîne légère,
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui toujours est avec nous de moitié.

Éloigné des bras
D'une tendre mère,
Quand l'homme, ici bas,
Risque un premier pas,

Gai, gai, c'est l'amitié
Qui le soutient en prenant la lisière,
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui des faux pas lui sauve la moitié.

Un pensum maudit,
Plus tard, au collége,
Presque sans délit,
Nous est-il prescrit ?
Gai, gai, c'est l'amitié
Par qui bientôt notre peine s'allège,
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui du pensum griffonne la moitié.

Lorsque les fleurons,
Qu'au travail on donne,
Au bruit des clairons,
Décorent nos fronts,
Gai, gai, c'est l'amitié
A qui nos mains remettent la couronne,
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui nous la double en en prenant moitié.

Que, n'aimant qu'un jour,
Maîtresse trop chère,
Change tour-à-tour
De lit ou d'amour,
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui nous console en nous armant d'un verre
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui de son vin nous verse la moitié.

Si, dans son courroux,
Le destin contraire,
Du besoin, sur nous,
Fait peser les coups,
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui vient nous tendre une main tutélaire;
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui de son or nous offre la moitié.

Que, dans ses loisirs,
Femme un peu taquine
Vienne, sans desirs,
Troubler nos plaisirs;

Gai, gai, c'est l'amitié
Qui sait entrer dans ce qui nous chagrine,
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui du fardeau vient prendre la moitié.

Sur nous exerçant
Son triste ravage,
Qu'un feu terrassant,
Brûle notre sang,
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui sait, pour nous, adoucir le breuvage,
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui de nos maux nous ôte la moitié.

Quand, venant à moi,
La parque sévère
Dira : « C'est à toi
« A suivre ma loi, »
Gai, gai, si l'amitié
Est encor là pour fermer ma paupière,
Oui, grâce à l'amitié !
De moi, la mort n'aura que la moitié.

VOUS N'IREZ PAS PLUS LOIN.

AIR *du vaudeville de Partie carrée.*
(Noté N°. 10.)

J'AVAIS juré de suspendre ma lyre,
Et je passais près certain roc (1) joyeux,
Quand la folie en éclatant de rire,
M'appelle du geste et des yeux,
Je cherche à fuir, mais une douce ivresse,
M'en ôte la force et le soin,
Et je me dis : « Grands projets de paresse,
« Vous n'irez pas plus loin. » (*ter.*)

Un certain jour, Ursule belle et bonne,
D'Alain fuyait l'entreprenante main,
De coin en coin défendant sa personne,
Non sans perdre un peu de terrain.

(1) *Le Rocher de Cancale.*

6.

Ursule, enfin, sage autant qu'ingénue,
Et réduite à son dernier coin,
Disait encore, entièrement vaincue....
« Vous n'irez pas plus loin. »

Par le plaisir que chacun de vous marque,
Les courts instants qu'il parcourt ici-bas,
Jusqu'au moment où l'inflexible parque,
Vers vos toits portera ses pas.
Pour ralliement, prenez le mot *folie*,
Proscrivez *raison* et *tintoin* .
Et jusqu'au bout jouissez de la vie....
Vous n'irez pas plus loin.

Nouveaux *Pradons*, ô vous des neuf pucelles
Amans transis, ou maris impuissans !
Vous, qui du Pinde assiégez les ruelles,
Toujours grimpans, toujours glissans,
A trop monter, croyez-moi, l'on se lasse,
J'en prends Apollon pour témoin,
Du bas en haut contemplez le Parnasse....
Vous n'irez pas plus loin.

Des noirs soucis qu'un sort cruel fait naître,
Quand le cortège importun et nombreux,
Cherche le chaume et va frapper en maître,
  A la porte du malheureux,
L'or à la main, l'auguste bienfaisance,
  D'un geste écarte le besoin,
Et dit aux maux qui suivent l'indigence :
    « Vous n'irez pas plus loin. »

De mon refrain, ma muse toute fière,
Et se flattant du plus heureux succès,
En se jouant, croyait ici vous faire
  Au moins, dix ou douze couplets ;
J'étais en train, mais Apollon refuse,
  De marquer mes vers de son coin,
Et je l'entends dire à ma faible muse :
    « Vous n'irez pas plus loin. »

IMPROMPTU

SUR UN DIRECTEUR DE SPECTACLE,

Au moment où il montait dans une voiture très-brillante.

Auprès de ces fiers directeurs,
Qui font si brillante figure,
Qu'êtes-vous modestes auteurs ?....
— Les marche-pieds de leur voiture.

L'OFFICE ÉPICURIEN.

AIR : *Chantons les matines de Cythère.*

CHOEUR.

CÉLÉBRONS l'*office* d'Épicure,
De son temple pieux *desservans*,
Et chantons l'auteur de la nature,
Dans le plus joyeux de ses enfans.

D'Épicure soyons les *chanoines*,
Et nommons Silène pour *prieur*;
Que nul, s'il n'est gourmand comme moines,
N'ait voix au *chapitre* et place au *chœur*.

Célébrons, etc.

En place d'une *cloche* maudite,
Sonnons un bachique *carillon*,
Prenons du Chablis pour *eau bénite*,
Une marotte pour *goupillon*.

Célébrons, etc.

N'ayons jamais d'autres *litanies*,
Que propos grivois et gais bons mots :
Employons dans nos *cérémonies*,
Pour *burettes* les plus larges brocs.

Célébrons, etc.

Contre l'eau prononçons *anathême*;
Qui s'en sert n'est point un frère sûr :
Laissons l'eau dans les *fonts de baptême*,
Le vin sans eau rend le cœur plus pur.

Célébrons, etc.

Prenons un pâté pour *reliquaire*,
Notre amphytrion pour *sacristain*,
Le Journal des gourmands pour *bréviaire*,
Un énorme jambon pour *lutrin*.

Célébrons, etc.

Que les grâces soient nos seules *vierges*,
Et leurs genoux nos seuls *reposoirs*,
Que des flacons nous servent de *cierges*,
Que nos verres soient nos *éteignoirs*.

Célébrons, etc.

Des confidens de nos peccadilles
Laissons le grave et noir tribunal,
Que l'oreille de filles gentilles
Soit notre seul *confessionnal*.

Célébrons, etc.

Prenant Comus pour *thuriféraire*,
Respirons, au lieu d'un fade *encens*,
Le doux fumet de la bonne chère
Et le bouquet des vins pétillans.

Célébrons, etc.

N'admettons, sur-tout pour *Néophytes*
Que joyeux convive et franc buveur,
Que les neuf muses soient nos *Lévites*,
Et les Amours nos *enfans de chœur*.

Célébrons, etc.

Du plaisir, partout, *prêchons* l'exemple,
Que la gaîté soit notre *tribut*,
Et gravons sur la porte du *temple*:
« Hors de ce *saint lieu* point de *salut* ! »

Célébrons l'*office* d'Épicure,
De son temple pieux *desservans*,
Et chantons l'auteur de la nature,
Dans le plus joyeux de ses enfans.

LA CONFESSION D'UN LIT.

Air : *A jeun, je suis trop philosophe.*

Des plus doux plaisirs de la vie,
Confident et témoin muet,
Que j'aime à voir fille jolie
Fouler mon docile duvet ! (*bis.*)
Je sers toujours de trône à la paresse,
Sous un Midas épais et lourd;
Mais aussitôt que sa femme me presse,
Je deviens l'autel de l'amour.

Après sa pénible journée,
J'ai vu le pauvre en son sommeil,
Rire à sa douce destinée
Qui devait cesser au réveil.

Lit nuptial, j'ai vu mainte innocente,
Jetter au milieu des tourmens,
Le dernier cri d'une pudeur mourante....
Morte déja depuis deux ans.

Du crime j'ai vu l'insomnie,
Et le repos de l'innocent,
Les rêves sombres de l'envie,
Les songes creux de l'intrigant;
Près d'un mari qui, plein de confiance,
Rêvait *constance et chasteté*,
J'ai vu Chloé méditer en silence,
Vingt projets d'*infidélité*.

J'ai vu des amans en dispute,
Pleins d'un fier et jaloux transport,
Être dans moins d'une minute,
Dix fois brouillés, dix fois d'accord.
J'ai vu les maux, les chagrins de la vie,
Entre mes bras plus qu'oubliés;
J'ai vu, sur-tout, la discorde ennemie,
Venir expirer à mes pieds.

Quand jeune et gentille fillette,
Pour augmenter son petit bien,
Un beau jour, de moi fait emplette,
Toujours elle spécule bien.
Lorsque de moi, ma maîtresse dispose,
Rarement ses vœux sont déçus,
Pour une fois qu'elle y perd quelque chose,
Cent fois elle gagne dessus.

De mes secours je suis prodigue;
Mais, par un singulier effet,
Le bonheur d'autrui me fatigue,
Et me rend, parfois, indiscret.
J'ai du repos, quand la guerre étincelle,
Et je crains la paix entre amans,
Car le moment qui finit leur querelle,
Fait naître mes gémissemens.

Dès le moment de ma naissance,
O! vous, que j'ai rendus heureux,
Compagnons de mon existence,
Voici le plus cher de mes vœux :

Souvent mon sein, vous parut desirable,
Ah ! puissiez-vous n'y revenir,
Que ramenés par le besoin aimable,
Ou du repos ou du plaisir !

QUATRAIN.

A une dame qui avait mis une Vénus dans sa chambre où était son portrait.

Auprès de ce charmant ouvrage
Où l'on te revoit trait pour trait,
De Vénus que te sert l'image ?
C'est avoir deux fois ton portrait.

ATTENDEZ AU LENDEMAIN.

Air *de M. Darondeau.* (Noté N°. 11.)

Un enfant (1) gâté du parnasse,
Unissant l'esprit à la grâce,
A dit, dans maint couplet badin :
« Ne remettez rien à demain. »
Trop de hâte est chose fatale;
Croyez-moi, prenez pour refrain,
Ces mots d'une saine morale :
« Attendez au lendemain. »

Si la nuit vous surprend à table,
A côté d'une hôtesse aimable,
Qui fait circuler à propos
Et les bons vins et les bons mots,

(1) Picard (dans *M. Musard*).

L'heure, en vain, sonne à votre montre,
Amis, pour vous mettre en chemin,
De peur de mauvaise rencontre,
Attendez au lendemain.

D'amis une foule empressée,
Chaque jour, sur vos pas pressée,
Vous suit d'un zèle sans pareil,
Comme l'ombre suit le soleil;
Mais qu'une perte, aujourd'hui même,
Vous annonce un malheur prochain,
Pour bien bien juger comme on vous aime,
Attendez au lendemain.

Vous que trahit une infidèle,
D'attraits et d'esprit vrai modèle,
Dans un beau désespoir d'amour
Vous croyez détester le jour;
Si, parfois, le diable vous tente,
Et vous met pistolet en main,
Avant de lâcher la détente,
Attendez au lendemain.

Vous que chatouille au fond de l'âme,
Le desir pressant d'être femme,
Et qui, du bonheur d'être deux,
Faites le plus doux de vos vœux;
Quand, pour contenter votre envie,
L'hymen vous met la plume en main,
Avant d'enchaîner votre vie,
 Attendez au lendemain.

Et vous que l'on voit à la veille,
D'être l'époux d'une merveille,
Abrégé charmant et vanté
De douceur, simplesse et beauté,
Le jour de bonheur et de gloire,
A vos yeux vient briller enfin;
Mais avant de chanter victoire,
 Attendez au lendemain.

Joyeux convives de Cancale,
Mettez de côté ma morale,
Dès qu'il s'agira du plaisir :
On ne peut trop tôt le saisir.

Un jour, quand la parque ennemie,
Sur nous vient pour mettre la main,
Elle est sourde quand on lui crie :
« Attendez au lendemain. »

ÉPIGRAMME.

Ce fameux libertin, Dorlis, le croirais-tu ?
Prêche, en agissant mal, une morale pure,
J'en conclus que son cœur fut mis par la nature
Entre le vice et la vertu.

MES GOUTS.

AIR : *Ton taine, ton ton.*

DANS un froid dîner d'étiquette,
Cent plats qui se livrent assaut,
Non, non, (*bis*.) ce n'est pas mon lot;
Mais dans un grivois tête à tête,
Simple repas et cœur bien chaud,
Bon! bon! c'est ce qu'il me faut.

Cette chasse où, tout hors d'haleine,
On court après cerf ou levraut,
Non, non, (*bis*.) ce n'est pas mon lot;
Mais celle où l'on abat sans peine,
Gibier d'amour au premier saut,
Bon! bon! c'est ce qu'il me faut.

Ce discoureur d'Académie,
Bien long, bien froid, bien plat, bien sot,
Non, non (*bis.*), ce n'est pas mon lot :
Ce gai chanteur, de la Folie
Sans cesse agitant le grelot,
Bon ! bon ! c'est ce qu'il me faut.

Cette niaise de village,
A taille épaisse, à l'air nigaud,
Non, non, (*bis.*) ce n'est pas mon lot ;
Mais la grisette au fin corsage,
Dont l'œil semble dire : « à tantôt ! »
Bon ! bon ! c'est ce qu'il me faut.

Ce petit homme, presque femme,
Pincé, musqué du bas en haut,
Non, non, (*bis.*) ce n'est pas mon lot ;
Ce luron, franc au fond de l'âme,
Qui paye en gaîté son écot,
Bon ! bon ! c'est ce qu'il me faut.

Le puissant dont, à tour de rôle,
Chaque promesse est un fagot,
Non, non, (*bis.*) ce n'est pas mon lot ;

L'homme obligeant dont la parole
Est et sera le dernier mot,
Bon ! bon ! c'est ce qu'il me faut.

Ce noir usurier qui calcule
Combien, par heure, un écu vaut,
Non, non, (*bis.*) ce n'est pas mon lot ;
L'honnête homme dont le cœur brûle
D'obliger gratis et bientôt,
Bon ! bon ! c'est ce qu'il me faut.

Ce monarque, enfant du ténare,
Par qui le sang coule à grand flot,
Non, non, (*bis.*) ce n'est pas mon lot ;
Ce roi, du sang humain avare,
Qui prise un homme ce qu'il vaut,
Bon ! bon, c'est ce qu'il me faut.

Qu'un docteur, quand le mal me gagne,
Me prescrive manne ou sirop,
Non, non, (*bis.*) ce n'est pas mon lot ;
Que de tisanne de Champagne
Chaque jour il m'ordonne un pot,
Bon ! bon ! c'est ce qu'il me faut.

LA POMPE FUNÈBRE.

Vois-tu cette pompe imposante,
Ce char funèbre et chargé d'ornemens
Qui rendent sa marche pesante,
Ces milliers de flambeaux fumans,
Ces inscriptions fastueuses,
Ces pyramides somptueuses,
Vains emblêmes de cet orgueil
Qui poursuit l'homme au fond de son cercueil ?
La mort vient de frapper une illustre victime :
Pour honorer sa cendre on n'a rien épargné ;
De cent amis le char voyage accompagné ;
Une morne douleur sur tous les fronts s'imprim
Vois encor ce marbre orgueilleux,
Il sera du défunt la demeure dernière ;
A son triomphe enfin aussi beau que pompeux
Il ne manque plus rien... qu'une larme sincère.

LES AVENTURES D'UN TROMPETTE,

OU

LE MOYEN DE FAIRE SON CHEMIN.

Air noté. N°. 12.

PIERROT partant pour la guerre,
Trompette d'un régiment,
Avait appris que, pour faire
Son chemin plus lestement, (*bis.*)
Il faut d'une grande dame,
Se faire un appui certain ;
Et Pierrot au fond de l'âme,
Se disait soir et matin :
« Je ferai (*ter.*) bien mon chemin,
« R'lin tin tin, (*bis.*)
« Je ferai bien mon chemin. »

Le trompette avait à peine
Quitté le foyer natal,
Que, traversant une plaine,
En rêvant sur son cheval,
Il voit une jouvencelle
Pleurant, le front dans sa main :
« Il faut, dit-il, que c'te belle,
« Pour avoir l'air si chagrin,
« Ait perdu (*ter.*) queuq'chose en ch'min.
« R'lin tin tin,
« Ait perdu queuq'chose en ch'min. »

Près d'elle bientôt le drille
Lui dit : « Qu'as-tu mon enfant ?
— J'ai perdu, répond la fille,
« La route du grand couvent.
— Reste avec moi, ma bergère ;
« J'vaux ben un bénédictin :
« A matin' on est, ma chère ;
« J'te promets qu'avant la fin,
« J'te mettrai (*ter.*) dans ton chemin,
« R'lin tin tin,
« J'te mettrai dans ton chemin.

— Monsieur, dit la jouvencelle,
« Vous êtes ben obligeant ; »
Et, crac il la met en selle,
Lui derrière, elle devant.
Pendant que trotte sa bête,
Pierrot gagne du terrain :
« Mais, monsieur, dit la pauvrette,
« Pourquoi qu'vous m'baissez la main ?
— C'est que j'prends (*ter.*) un aut' chemin,
« R'lin tin tin,
« C'est que j' prends un aut' chemin. »

Le couple voyageur passe
Tout auprès d'un gros pommier,
Pierrot dit : « Ma bête est lasse,
« Buvons là l'coup d'l'etrier. »
En deux sauts sur la fougère
Fut assis mon aigrefin :
En trois tems à la bergère
Il donna de son brand' vin
Un p'tit coup (*ter.*) sus l'bord du ch'min,
R'lin tin tin,
Un p'tit coup sus l'bord du ch' min.

De deux ou trois coups de suite,
Pierrot ayant fait raison,
Lui dit : « Mon enfant, j'te quitte,
« Du couvent v'là la maison !
« Adieu donc, adieu, la belle;
« A moi pens'ras-tu demain ?
— Ah! puis-je oublier, dit-elle,
« L'obligeant et bon humain,
« Qui me mit (*ter.*) dans mon chemin,
« R'lin tin tin,
« Qui me mit dans mon chemin ? »

Pierrot prend sur sa monture
La route du régiment,
Se disant : « Dans c' t' aventure,
« Je m'suis montré joliment;
« Et puisqu'un' fille d' village
« A si ben su m' mettre en train,
« Qu'un' dame de haut parage,
« Vienne à m' tomber sous la main ;
« Je n'manq'rai (*ter.*) pas d' fair' mon ch'min,
« R'lin tin tin,
« Je n'manq'rai pas d' fair' mon ch' min. »

En trottinant, il arrive
Près de son vieux commandant,
Dont la femme jeune et vive,
Sourit en le regardant.
« Sous mes ordres, lui dit-elle,
« Je te place dès demain,
« Car je suis ta colonelle,
« Et je veux, chaque matin,
« Te montrer (*ter.*) le bon chemin,
« R'lin tin tin,
« Te montrer le bon chemin. »

Chaque jour notre trompette,
En brave et joli garçon,
Par une porte secrette,
Allait prendre sa leçon;
Le commandant se présente,
Pendant qu'ils étaient en train:
« Corbleu! chez la commandante
« Que fais-tu là si matin?
— Vous l'voyez (*ter.*) je fais mon ch'min,
« R'lin tin tin,
« Vous l'voyez je fais mon ch'min. »

Après trois mois d'exercice,
Le trompette était fourrier ;
Après un an de service,
Il se vit faire officier ;
Et, montrant son épaulette,
Le grivois, d'un air malin,
A chaq' nouveau v'nu répète :
« C'est par l' sexe féminin,
« Que l'on fait (*ter.*) le mieux son ch' min,
« R'lin tin tin,
« Que l'on fait le mieux son ch' min.

LE CRI DU PEUPLE,

POUR LE RETOUR DU ROI, EN 1815.

Air : *Mes d'moisell', voulez-vous danser?*

REFRAIN.

Vive le roi ! vive l' bon tems
Qui r'commence
Pour la France !
Vive le roi ! vive l' bon tems
Qui r' vient pour les bons enfans !

J' n'aurons plus d' rois d' *nouvell' fabrique*,
Qui chargent l' peupl' comme un' bourique,
Je n'verrons dans nos gouvernans,
Qu' des pèr'...qui n' mang't pas leux enfans !

Vive le roi ! etc.

Cheux-nous plus de race étrangère,
Je s'rons tous fils du même père,
Et si j'mourons d'vant nos enn'mis,
Ça s'ra pour un roi d'not' pays !

Vive le roi ! etc.

On n'verra plus d'ces *volontaires*,
Par ordre quittant leux chaumières,
Voler à la gloir', mortifiés,
La corde au cou, pieds et poings liés !

Vive le roi ! etc.

Plus d'ces biaux décrets qui, d'emblée,
Vous mettaient en coupe réglée,
Tous les ans, nos jeunes Français,
Comm' les vieux arbres d'nos forêts !

Vive le roi ! etc.

Plus d'ces bons amis de la France,
Chauds partisans d'l'indépendance,

Qui n'parlaient que d'brûler Paris,
Pour mieux réchauffer les esprits !

Vive le roi ! etc.

Au lieu d'tous ces canons en lignes,
Sur Montmartre j'plant'rons des vignes
Qui nous produiront d'aut' canons
Qu'à la santé du roi j'boirons !

Vive le roi ! etc.

Au lieu d'ces batt'ri's assassines,
J'n'y mettrons qu'des batt'ri's d'cuisine ;
On n'y batt'ra plus que du grain,
On n'y tir'ra plus que du vin.

Vive le roi ! etc.

J'allons voir s'applanir ces r'doutes
Des enfers véritables routes,
Et je frapp'rons, sus leux terrain,
Au lieu d'tambour, l'gai tambourin.

Vive le roi ! etc.

Mais j'ne r'nonçons pas à la gloire,
Et j'saurons r'pincer la victoire,
Drès que l'bon droit nous y men'ra
Et qu'LOUIS nous l'ordonnera.

Vive le roi ! etc.

Si j'gagnons la croix d'Henri quatre,
Sus not'cœur qu'il sentira battre,
I'verra qu' les Français ont d'ça
Aujourd'hui tout comm' dans c'tems là !

Vive le roi ! vive l'bon tems
Qui r'commence
Pour la France !
Vive le roi ! vive l'bon tems
Qui r'vient pour les bons enfans !

NE FAITES PAS DE BRUIT.

Air *du vaudeville de Partie carrée.*

Nouveaux Crésus, demi-dieux de la terre,
Qui fatiguez la déesse aux cent voix ;
Fils d'Apollon, et vous foudres de guerre,
Qui du monde dictez les lois ;
Votre grand nom en tous lieux se proclâme,
Votre gloire nous éblouit ;....
Mais voulez-vous le vrai bonheur de l'âme?
Ne faites pas de bruit. (*ter.*)

Fi ! de ces gens pauvres de caractère,
Et dont l'orgueil suit en tous lieux les pas,
Qui vont, prônant le bien qu'ils ont su faire,
Comme celui qu'ils ne font pas !

Pour découvrir l'objet d'un bon office,
Parler bien haut jamais ne nuit....
Mais veuez-vous de lui rendre service ?
Ne faites pas de bruit.

Vous qui, parfois, faites de longs voyages,
Quand, sans fixer le moment du retour,
Vous revolez vers vos heureux ménages,
Portés sur l'aîle de l amour ;
Entre les bras de votre ménagère,
Voyez-vous daus votre réduit
Certain marmot que vous n'attendiez guère...
Ne faites pas de bruit.

Quand de Molière, et racine et Corneille,
Les noms fameux partout retentissaient,
Mille bravo fatiguant leur oreille,
En dépit d'eux les trahissait;
Mais, de nos jours, à l'affût des suffrages,
Que d'auteurs, travaillant sans fruit,
N'ont pas besoin de dire à leurs ouvrages :
« Ne faites pas de bruit ! »

Petits héros, amateurs de grands rôles,
Qui ne parlez que duels et combats,
Votre valeur, s'exhalant en paroles,
N'a que de minces résultats;
Vous menacez, dès que l'on vous outrage,
Et dieu sait où cela conduit !....
Si vous avez, messieurs, un vrai courage,
Ne faites pas de bruit.

Voulez-vous suivre un conseil efficace,
Et que toujours couronne le succès?
Solliciteurs, qui briguez une place,
Riches qui craignez les procès,
Jeunes tendrons, que l'amour humanise,
Femmes, que le desir séduit,
Maris qu'on trompe, amans qu'on favorise,
Ne faites pas de bruit.

LES VŒUX ACCOMPLIS,

Couplets faits le jour de l'arrivée de S. M. Louis XVIII dans Paris, le 3 mai 1814, et chantés sur le théâtre des Variétés, après la seconde représentation du *Retour des Lis.*

Air : *Et les maris de la province.*
(De Ninon chez Mme. de Sévigné.)
(Noté No. 13.)

Enfin sur notre heureuse France,
Se lève un soleil doux et pur !
Tout y renaît par sa présence,
Le ciel a repris son azur ;
Et nos yeux verseront sans cesse,
Sous le règne adoré des lis,
Larmes d'amour, larmes d'ivresse....
Notre LOUIS est dans Paris ! (4 *fois*)

Je vois s'éteindre de Bellone
Les feux et le courroux vengeur,
De tous côtés l'airain qui tonne,
N'annonce plus que le bonheur ;
Un rayon de céleste flamme
Brûle aujourd'hui tous les esprits,
Et les Français n'ont plus qu'une âme....
Notre Louis est dans Paris !

Calmez-vous, mères éplorées,
Jeunes garçons séchez vos pleurs ;
Et vous, filles désespérées,
Que l'espoir rentre dans vos cœurs ;
Artisan, reprends ton ouvrage,
Artiste, tes travaux chéris,
Ami des lois reprends courage....
Notre Louis est dans Paris !

Que vois-je, l'antique statue,
Image d'un prince chéri,
Par l'erreur naguère abattue,
M'offre encor les traits de Henri !

Ah ! mes yeux m'abusent peut-être !....
Mais non, j'en crois ces joyeux cris :
« Henri pour nous vient de renaître.....
« Notre Louis est dans Paris. »

ANECDOTE.

« Ventre-bleu ! s'écriait un époux en colère,
S'adressant à dame Isabeau,
Sa douce et tendre ménagère,
Me prenez-vous ici pour un roi de carreau?
— Je m'en garderais bien, dit-elle !
Un pareil nom vous convient peu ;
Car j'ai vu qu'au piquet ce roi m'était fidèle :
J'ai même remarqué qu'il me faisait beau jeu. »

LES QUATRE REFRAINS

DE GRÉGOIRE.

Air : *Au son du fifre et du tambour.*
(Noté N°. 14.)

A l'âge où le nom d'une femme
Double les battemens du cœur,
Où notre sang bout et s'enflamme,
A l'aspect d'un minois vainqueur;
Cédant au besoin de son âme,
Grégoire adopta pour refrain :
Beaucoup d'amour, un peu de vin. (*ter.*)

Dix ans après, bien moins novice,
S'indignant au mot de repos,
De Vénus et de sa milice,
Ayant bien servi les drapeaux,

Pour réparer maint sacrifice,
Grégoire prit pour son refrain :
Beaucoup d'amour, beaucoup de vin.

Quinze ans après, plus raisonnable,
Ayant appris à ménager,
Et voyant que rien n'est durable,
Grégoire dit : « Il faut changer ; »
Et, nuit et jour, au lit, à table,
Il chantait, changeant de refrain :
« *Très-peu d'amour, beaucoup de vin.* »

Enfin, après vingt ans encore,
Et marchant d'échec en échec,
Très-éloigné de son aurore,
Grégoire se voit mis à sec ;
Et dans la soif qui le dévore,
Il prend pour son dernier refrain :
Jamais d'amour, toujours du vin.

A TON TOUR, PAILLASSE.

Air : *Le saint craignant de pécher.*

Quand, par l'ordre des destins
Faisant le voyage,
Dans ce bas monde je vins,
Seul et sans bagage ;
Mon père qui me guettait,
En me voyant répétait :
« Allons, mon garçon,
« Vîte arrive donc ;
« Sans retour
« Chaque jour,
« D'autres te font place,
« *A ton tour, paillasse !* »

Au moindre écart du prochain,
Madame Gertrude

Faisait un sabat, un train,
Digne d'une prude!
L'amour la surprit, dit-on,
Puis raccourcit son jupon;
Et chaque mocqueur,
Lui disait: « Mon cœur,
« Tu ne sus
« Là-dessus,
« Jamais faire grâce....
« *A ton tour, paillasse!* »

En tours joués aux maris,
Damis, grand artiste,
Riait de ceux, par lui, mis
Sur la longue liste;
Abjurant le célibat,
Il signe, enfin, au contrat,
Et chez lui rentrant
Un soir, il entend
Un galant
S'écriant,
En prenant sa place:
« *A ton tour, paillasse!* »

O toi ! Crésus d'avant-hier,
Héros de la bourse,
Qui, d'un air railleur et fier,
Me vois sans ressource,
Comme toi j'ai donné bal ;
Mais le sort souvent fatal,
Comme à moi, faquin,
Te dira demain,
En riant,
Te montrant
Le cours de la place :
« *A ton tour, paillasse !* »

Grégoire, afin d'oublier
La soif qui le presse,
Fait partir son mobilier,
Qu'il vend pièce à pièce :
Adieu commodes, bureaux,
Linge, habits, fauteuils, flambeaux,
Couchette et draps fins,
Matelas, coussins,
Traversin,
Et demain

Pour le coup de grâce ,
A ton tour, paillasse!

Ce mot d'ordre universel
Vieux comme le monde ,
Est le refrain éternel ,
Que chante, à la ronde ,
Juif, Chrétien, Turc ou Chinois ,
Que chantent même les rois ,
Et tant qu'on vivra ,
L'on répètera ,
En amour
A la cour ,
En ville, au parnasse :
A ton tour, paillasse!

N'FAUT PAS VOULOIR EN TROP SAVOIR,

CHANSONNETTE.

Air noté N°. 15.

Ne faut-il pas qu'on rie
Quand on voit un auteur
Qui sans cesse étudie
Pour être un grand docteur ?
Ah ! vraiment c'est folie !
Dupe de son erreur,
  Il se consume
  Sur maint volume,
  Il se consume
    Sans espoir.
Je trouve bien plus sage
Ce mot de mon village :
  « N' faut pas vouloir
  « En trop savoir. »

Justine que dévore
La curiosité,
Veut, sur ce qu'elle ignore,
Avcir quelque clarté,
Et Colin qui l'adore,
Par elle est consulté :
  Colin supplie ;
  Faible et jolie,
  Justine oublie
   Son devoir ;
La Raison qui s'éveille,
Lui dit bas à l'oreille :
  « Pourquoi vouloir
  « En trop savoir ? »

Après un long voyage,
Rentrant à la maison,
Colas disait : « Je gage
« Qu'à moi pense Suzon,
« Qu'all' m'écrit queuqu' message... »
Colas, comme un oison,
  Bien en posture

A l'ouverture
De la serrure,
Cherche à voir.....
Mais bientôt il s'écrie :
« Ah ! c'est vrai qu'dans la vie
« N'faut pas vouloir
« En trop savoir. »

A jeune chambrière,
Certain galant docteur
De plus d'une manière
Servait de précepteur :
Sa docile écolière
Toujours doublant d'ardeur,
Avec son maître
Veut tout connaître,
Avec son maître
Veut tout voir.....
Lassé d'un si beau zèle :
« Holà ! dit-il, la belle,
« N'faut pas vouloir
« En trop savoir. »

Plus d'un auteur publie
Dans maint tome poudreux
D'une seconde vie
Les plaisirs merveilleux ;
Malheur à qui les nie !
Gloire aux croyans heureux !
  De les connaître
  Un jour peut-être ,
  De les connaître
    J'ai l'espoir.
Mais vive l'espérance !
En fait de jouissance,
  N'faut pas vouloir
  En trop savoir.

LE PETIT DOIGT BAVARD,

CHANSONNETTE.

Air : *Je ne veux pas qu'on me prenne pour un petit babillard.*

En dépit du sage austère
Qui proscrit le mot *jouir*,
En arrivant sur la terre
L'homme naît pour le plaisir ;
Aux belles il doit se rendre ,
Jeune ou vieux, grand ou petit ;
Car dès l'âge le plus tendre, } (bis.)
Mon petit doigt me l'a dit. }

Voyez ce front que colore
L'incarnat de la santé,
A la fraîcheur de l'aurore
Il unit grâce et beauté,
Cette paupière mi-close
Sous cape vous asservit.....
L'épine est près de la rose;
Mon petit doigt me l'a dit.

La jeune et simple justine,
Native de Bagnolet,
Depuis un an citadine
A laissé le bavolet:
Vois cette riche étincelle
Que sa main blanche embellit;
Ce qu'elle coûte à la belle,
Mon petit doigt me l'a dit.

Qui ne connaît pas Adèle
A l'œil doux, au ton mielleux,
De la pudeur vrai modèle,
Tremblante au nom d'amoureux?

En public elle tempête
Si, près d'elle on s'enhardit:
C'est un ange en tête à tête!...
Mon petit doigt me l'a dit.

Voyez ces palais solides,
Ces bronzes, ces monumens,
Et ces hautes pyramides
Qui bravent la main du tems...
Il faut qu'un jour tout finisse,
Qu'au néant tout soit réduit;
Hier au soir près de Clarisse,
Mon petit doigt me l'a dit.

TRAIT DE JALOUSIE ÉPOUVANTABLE DE CADET,

Passeux d'la Guernouillère, à l'endroit d'mam'selle Suzon, blanchisseuse de linge fin.

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

Faut vous dire qu'j'ai pour flamme
Un' blanchisseuse d'ling'fin,
Et qu'alentour de la dame
D'puis queuqu'jours rôde un malin;
Moi qui veux qu'mon amoureuse
N'fréquent' que moi, pour raison,
Je m'dis : « à la blanchisseuse
« Faut qu'j'aill' donner zun savon. »

Les passeux d'la Guernouillère
N'donn'pas comm' çà dans l'godan,
J'm'en vas cheux ma parsonnière,
Pour éclaircir le quanquan;

En arrivant, j' vois la belle
Qui r' passe un jupon d' basin :
« Il n's'agit pas d' çà mam' selle ;
« Et j' dis, vous r' pass'rez demain. »

« Mon dieu ! comm' vous v'là tout chose,
« M' dit-elle d'un air sournois !
— C'est qu'à vot' endroit l'on glose,
« Et que j' n'ons pas besoin d' bois. »
Tout en r' passant, la traîtresse,
M' répond : « vous n'êt' guèr' poli,
« Monsieur ; sachez qu' ma sagesse
« Ne fait pas le plus p'tit pli. »

Moi qui (je l' dis à mon honte)
N'a pas plus d' fiel qu'un hann'ton,
J' li flanque un baiser qui compte
Entre le nez et l' menton,
All' se fâch' parc' que j' déchire
Un p' tit morceau d' son fichu :
« De c' malheur là, j' dis, faut rire,
« Çà n'est qu'un mouchoir d' fichu. »

J'allions r' commencer sur l'heure,
Quand j' voyons entrer l' malin

Qui, voyant Suzon qui pleure,
Veut me r' passer zun tapin.
I' crie, i' tempête, i' jure,
Mais drès qu'il prend le haut ton,
Afin de le r' mettre en m' sure
Aussitôt moi j' prends l' bâton.

Et v'lan, v'lan, j' m'escrime d' sorte,
Qu' j'allions faire un coup fatal,
Quand Suzon tomb' comme un' morte
Entre les bras d' mon rival;
J' dis : « il est tems que j' mesquive,
« Sans tant d'alibi forains,
« J' vois ben qu' j'ons fait zun' lessive;
« Ma foi, j' m'en lave les mains. »

J' m'esbignais de c'te magnère
Lorsque j' vois un grand baquet,
D'un croc-en-jambe en arrière,
J'y répands mon ferluquet;
N' v'la ti' pas qu' dans l' savonnage
Suzon tombe avec l' coco,
L' couple heureux dans l' savon nage,
Et j' les laisse l' bec dans l'eau.

LES PANTINS.

Air : *Que Pantin serait content !* (Noté N°. 16.)

Refrain.

Que de pantins ici-bas
Bien burlesques,
Bien grotesques ,
Dont on voit agir les bras
Par des fils qu'on ne voit pas !

Lorsque Dorlis , en vœux prodigue,
Crie aujourd'hui *vive le roi !*
Criant hier *vive la ligue !*
Dorlis ne dit que : « vive moi ! »...

Que de pantins, etc.

Voyez ce prince énigmatique,
Appartenant au plus offrant,
Dans sa lunette politique
Chercher toujours d'où vient le vent...

Que de pantins, etc.

Voyez de ce *grand* amphibie
L'habit et d'hiver et d'été
Suivant le beau tems ou la pluie
Se retourner à volonté...

Que de pantins, etc.

Admirez ce preux qui réclame
La croix qu'on donne au vrai soldat,
Parce qu'il partagea, *dans l'âme*,
De loin les dangers du combat....

Que de pantins, etc.

Voyez ce poëte à système
Habillé de toute couleur,
Pour *Louis* finir un poëme
Qu'il commença pour *l'empereur*...

Que de pantins, etc.

Voyez, ailleurs, monter en chaire
Certain docteur très-érudit,
Qui vous dit tout ce qu'on doit faire,
Et ne fait rien de ce qu'il dit.
 Que de pantins, etc.

Voyez du fond de sa province
Accourir cet ami du roi,
Par le desir de voir son prince!....
Et d'avoir un petit emploi....
 Que de pantins, etc.

Entendez ce commis qui gronde
En vous disant que rien ne va;
Mais tout ira le mieux du monde
Dès qu'en place on le remettra...
 Que de pantins, etc.

Voyez-vous ce nouveau Pompée
Avec l'air guerrier d'un bedeau,
Fier de son nom et d'une épée
Que la rouille attache au fourreau....
 Que de pantins, etc.

Un ennemi, rempli d'adresse
Vous propose un jour de traiter;
Sa générosité vous laisse
Tout... ce qu'il ne peut ôter...

Que de pantins, etc.

Bref, à la cour, en ville, en guerre,
Chez *Séraphin* et chez *Thémis*,
Il faut chanter l'année entière,
Même avec ceux qu'on nomme amis,

Que de pantins ici-bas
Bien burlesques,
Bien grotesques,
Dont on voit agir les bras
Par des fils qu'on ne voit pas!

COUPLETS

Chantés à un banquet de gardes nationaux de la 10e. légion, en célébration de la nomination de S. A. R. MONSIEUR, frère du Roi, au commandement général des gardes nationales du royaume.

AIR : *Un magistrat irréprochable.*

UN roi puissant, un second père,
Digne héritier du bon Henri,
Nous a placés sous la bannière
D'un frère vaillant et chéri; (*bis.*)
Désormais notre sort se lie
Au sort de ce prince loyal,
Amis, qu'un seul cri nous rallie...
Vivons pour notre général!

Je vois à votre impatience
Qu'un toast bien cher est attendu;
Par tous les enfans de la France
Ce toast est déja répondu....
Buvons à l'héroïsme affable,
Buvons au cœur vraiment royal,
Buvons à la grandeur aimable,
Buvons à notre général!

Fidèles à la foi jurée,
Veillons pour un roi respecté,
Défendons sa cause sacrée,
C'est celle de l'humanité;
S'il faut sous un chef qu'on adore....
Suivre un jour l'étendard royal,
Qu'un seul cri nous rallie encore....
Meurons pour notre général!

EH ! QUE DIABLE VOULEZ-VOUS DONC ?

VAUDEVILLE.

Air *de Calpigi.*

C'est à vous qu'ici je m'adresse,
Vous, que j'entends crier sans cesse,
Esprits frondeurs et mécontens
De tous pays et de tous tems ; (*bis.*)
Votre caractère bizarre
Blâme le turban, la thiare,
Blâme *Laïs*, blâme *Caton*....
Eh ! que diable voulez-vous donc ? (*bis.*)

Vous, dont la critique sèvère,
Exerçant son noir ministère,
Condamne, en ses arrêts mordans,
Plaidoyers, pamphlets et romans ;

Êtes-vous atteints d'insomnie?
Grâce à ces enfans du génie,
Vous dormez d'un sommeil profond.
Eh! que diable voulez-vous donc?

Favori d'une grande dame
Vous accourez, le feu dans l'âme,
Elle n'est point au rendez-vous...
Vous voilà boudeur et jaloux;
Jusqu'au retour de la duchesse
Votre bonne étoile vous laisse
Le tems de monter chez marton...
Eh! que diable voulez-vous donc?

Maris qui, voyant un scandale
Dans chaque course matinale
Que tous les jours vos moitiés font,
Proclamez qu'on vous blesse au front;
Chez vous on voit fe tins et danse,
Grâce à la corne d'abondance
Que vous avez à la maison....
Eh! que diable voulez-vous donc?

Vous qui, des bancs sortant à peine,
De Thalie et de Melpomène
Proscrivez les nouveaux enfans ;
Imberbes et fâcheux pédans,
Votre bouche, encore écolière,
Siffle, sans respect pour molière,
George Dandin, *Amphytrion*....
Eh! que diable voulez-vous donc?

Vous qui prétendez qu'il en coûte
Pour siéger un jour sous la voûte
De *l'académique dortoir*,
De nos savans sublime espoir!
Il ne vous faut qu'une courbette,
Un déjeûner à la fourchette,
Puis un sou pour passer le pont (1)...
Eh! que diable voulez-vous donc?

Vous que l'on entendait naguère
Gémir sur les maux de la guerre,

(1) Le pont des Arts qui conduit à l'Institut.

Et qui demandiez à grands cris
La paix et vos enfans chéris ;
Vos cris encor se font entendre
Lorsque le ciel vient de vous rendre
La paix, vos enfans, un Bourbon...
Eh ! que diable voulez-vous donc ?

Et vous enfin, dont la censure
Attaque toute la nature,
Voyez ces raisins jaunissans,
Ces épis toujours renaissans,
Cet ordre qui régit le monde
Et ce soleil qui le féconde ;
L'air, le feu, l'eau, tout vous répond:
« Eh ! que diable voulez-vous donc ?

LE RIDEAU.

Air : *Du Parnasse des dames.*

Enfans d'une même famille,
Fils du plaisir, buveur, rimeur,
Que la gaîté qui chez vous brille
Prenne l'indulgence pour sœur;
Des secrets, des erreurs d'un frère
N'approchez pas trop le flambeau....
Qui n'a pas besoin sur la terre
Qu'on tire sur lui le rideau? (*bis.*)

De la couronne virginale
Lise, le front encor paré,
Suit vers la couche nuptiale
Les pas d'un époux adoré;

Elle hésite, puis rend les armes :
Le plaisir groupe le tableau ;
Et sur leur bonheur sans alarmes,
La pudeur tire le rideau.

Au pied du lit, en sentinelle
L'amour laisse la volupté,
Et bientôt d'un coup de son aîle
Il chasse la timidité :
Du jour à ses vœux favorable
Lise desire le flambeau ;
Et pour voir son vainqueur aimable,
Sa main écarte le rideau.

Le premier mois, vive tendresse,
Le second mois, douce amitié,
L'an s'écoule, soins et tristesse
Viennent bientôt se mettre en pié :
L'hymen, un soir, près de la belle
Veut allumer un feu nouveau.....
Il trouve l'amour infidèle
Caché dans les plis du rideau.

Sur ce théâtre où nous enrôle
Le hasard plus que notre choix,
Je veux remplir au mieux mon rôle
En jouant les plus gais emplois ;
Qu'à la fin de la comédie
Dans mon cœur j'entende *bravo!*
Je dirai : « La farce est finie,
Vous pouvez baissez le rideau. »

C'EST TOUJOURS AUTANT DE FAIT,

CHANSONNETTE.

Air : *Dans la paix et l'innocence.*

Un poétique délire
Vient aujourd'hui m'enflammer,
Je vais accorder ma lyre ;
Bien ou mal, je veux rimer.

Si le goût, l'esprit, la grâce,
Manquent dans plus d'un couplet,
Pour mon entrée au Parnasse
C'est toujours autant de fait. (*bis*.)

Malgré l'âge et la nature,
Roch s'unit à Lise un jour;
Mais il voit sur sa ceinture
Le cachet du dieu d'amour.
Roch se fâche, il fait tapage;
On lui répond : « Sois discret :
« Sur les travaux du ménage,
« C'est toujours autant de fait. »

Damis est de la paresse
Le plus grand adorateur;
Mais certain démon le presse,
Il a juré d'être auteur :
Sa muse sèche et glacée
A l'un dérobe un couplet,
Prend à l'autre une pensée....
C'est toujours autant de fait.

Grand faiseur d'expérience,
Scalpel, docteur très-profond,
Veut éprouver sa science
Sur le corps d'un moribond ;
De ses travaux salutaires
La mort est le seul bienfait...
Pour le progrès des lumières
C'est toujours autant de fait.

Certain Frocard peu sévère
Prêchait à jeune nonnain,
Que céder à sa prière
Du ciel était le chemin :
« Allons, dit la sainte dame,
« Du conseil goûtant l'effet,
« Pour le salut de mon âme,
« C'est toujours autant de fait. »

Nous passons de notre vie,
Suivant un *dictum* très-vieux,
Ici-bas une partie,
L'autre en je ne sais quels lieux,

Faisons d'abord sur la terre
De plaisir un cours complet....
Ma foi sur la vie entière
C'est toujours autant de fait.

PORTRAIT.

Voyez vous ce ministre aimable
Dont l'abord est si prévenant ?
De beaux discours, il vous accable,
Il en est même fatigant :
Qu'un orphelin dans la misère,
Qu'une veuve, un soldat implorent son crédit
On n'obtient rien de lui, mais petit à petit
Vers la porte il vous pousse, en disant : « qu'on espèr..
Il vous sourit, et son langage
Par un ton doucereux est toujours embelli....
Le marbre m'offre son image :
Il est dur, mais il est poli.

MOQUONS-NOUS D'ÇA.

AIR : *Boira qui voudra, la rirette.*
(Noté N°. 17.)

DE tous côtés j'entends dire :
« Ménageons *certaines gens*,
« Et prenons un point de mire
« Pour lancer nos traits mordans ;
Mais moi que le monde fait rire,
Je chante à ces esprits prudens :
« Tant que l'on vivra,
Que l'on verra
Tout cela,
Il faudra
Qu'on répète :
Ah ! moquons-nous d'ça,
La rirette,
Ah ! moquons-nous d'ça,
La rira. »

Mondor, d'une antique flamme
Croyant recevoir le prix,
Prend Ursule pour sa femme,
Et demeure tout surpris,
Comptant sur le cœur de la dame,
De voir qu'un autre l'avait pris....
Tant que l'on vivra, etc.

Ce flatteur à douce mine,
A l'œil fin et caressant,
Qui semble avoir pris racine
Aux pieds de l'homme puissant;
C'est le *tournesol* qui s'incline
Toujours vers le soleil levant....
Tant que l'on vivra, etc.

Voyez devant une glace
Ce minois jeune et coquet
Qui minaude et qui grimace
D'un petit air satisfait,
Il cherche une nouvelle grâce,
Et perd les grâces qu'il avait....
Tant que l'on vivra, etc.

Et ces preux que la tempête
Avait longtems engourdis,
Et qui d'un air de conquête
Se promènent dans Paris,
Contens d'eux et parant leur tête
De lauriers qu'ils n'ont pas cueillis.
Tant que l'on vivra, etc.

Et cet ennemi du jeûne,
Grand visiteur s'il en fut,
Qui, trop novice ou trop jeune,
Pour arriver à son but,
Fait de la salle où l'on déjeûne
L'antichambre de l'institut....
Tant que l'on vivra, etc.

Enfin des nouveaux *Thersites*
Et des nouveaux *Lucullus*,
Des modernes *Sybarites*
Et des modernes *Crésus*,
Nous, en modernes *Démocrites*,
Rions et chantons en *chorus* :

« Tant que l'on vivra,
Que l'on verra
Tout cela,
Il faudra
Qu'on répète :
Ah! moquons-nous d'ça,
La rirette,
Ah! moquons-nous d'ça,
La rira.»

COUPLETS

Chantés au banquet donné le 20 juillet 1814 à Tivoli, par l'état-major général et les officiers supérieurs de la garnison de Paris, et qui était honoré de la présence de S. A. R. Mgr. le Duc de Berri.

Air : *Voilà la manière de vivre cent ans.*

Au cri d'alliance
Qui nous réunit,
Mon âme s'élance,
Mon cœur s'agrandit,
A mes yeux ravis
Brille la vertu militaire,
J'aperçois des lis

L'éclat en France héréditaire ;
Sur votre bannière
Garant des succès ,
Je lis : *La manière*
D'être bon Français

Chérir sa patrie ,
Défendre ses rois ,
Bien aimer sa mie ,
Se soumettre aux lois ,
Servir son pays ,
Lui consacrer sa vie entière ;
Fidèle à LOUIS ,
L'aimer comme un fils aime un père ;
Dire pour prière :
« Qu'il vive à jamais ! »
C'est bien la manière
D'être bon Français.

Quand le canon tonne ,
Rire en l'écoutant ,

Aux champs de Bellone
Courir en chantant,
Tendre, sans effort,
Aux vaincus sa main tutélaire;
Trahi par le sort,
Garder sa gloire toute entière;
Sauver sa bannière
Ou mourir auprès....
C'est bien la manière
D'être bon Français.

D'une immense chaîne
Former les anneaux,
De l'affreuse haîne
Prévenir les maux,
Savoir sans pitié
La repousser dans sa tanière;
Par le cœur lié,
Dans tout Français ne voir qu'un frère;
Dans la France entière
Maintenir la paix.....
C'est bien la manière
D'être bon Français.

Fêtons la présence
D'un prince guerrier,
Noble fils de France
Et preux chevalier ;
Dès qu'on le verra
A la ville, en cour, à la guerre,
Bientôt on dira
De son généreux caractère,
De son âme fière
Et de ses hauts faits :
« Voilà la manière
« D'être bon Français. »

VERS

Lus à la Société des Neuf-Sœurs, le lendemain de la mort de Favart.

O toi qui fis pour nous revivre Anacréon !
O mortel chéri d'Apollon !
Nouveau demi-dieu du Parnasse,
Où tes rares talens avaient marqué ta place ;
Favart, toi qui souvent dans nos cœurs combattus
Mis la haine du vice et l'amour des vertus ;
Toi qui sus à ton gré, par d'invincibles charmes,
Commander tour-à-tour ou le rire ou les larmes,
O mon maître ! fais grâce à ma témérité ;
De mes faibles essais, daigne agréer l'hommage ;

D'une muse enfantine excuse le langage,
C'est le cœur seul qui l'a dicté,
Ou bien, de la voûte éternelle
Où déja tu dois être assis,
Laisse tomber une étincelle
Du feu qui brûle en tes écrits,
Je la recueillerai pour chanter ta mémoire.....
Mais que dis-je ?... vœux superflus !
Favart, tu fus toujours au-dessus de ta gloire,
Que pourrais-je dire de plus ?
Sur ton trépas verser des larmes,
Ah ! ce serait douter de ta félicité :
Tu dois sourire à nos alarmes ;
Ta mort n'est qu'un passage à l'immortalité.

LE PÊCHEUR.

Un de ces paisibles humains,
A bon droit nommés *Gobemouches*,
Qui, nez au vent, lignes en mains,
Immobiles comme des souches,
Ont souvent, à la fin d'un jour bien chaud, bien long,
Fait la capture d'un goujon;
Monsieur *Bonin*, citadin débonnaire,
Non loin du pont royal, avait dans la rivière,
Jetté cent fois sa ligne sans effet.
La pluie à verse qui tombait
Aurait dû le servir en rendant l'eau plus trouble;
Mais rien n'y fait, et son malheur redouble.
A quelques pas plus loin, un autre vieux pêcheur,
Compagnon de son infortune,

Ressentait un vrai crêve-cœur
De leur maladresse commune.
« En vérité, c'est fait pour nous !
« Disait-il d'un ton de courroux,
« Être un jour entier, là, planté comme un pe
« Et sans avoir pris une perche !
« Un poisson blanc, le plus petit goujon !
« N'est-ce pas jouer de guignon ?
« Qu'en pensez-vous, cher voisin, je vous pri
— Eh ! parbleu, dit Bonin, en se frappant le f
« Je vois ce que c'est.... Oui... le poisson, je p
« Vû le tems, se sera retiré sous le pont
« Pour se garantir de la pluie.



Non rien n'égale dans la vie
Le baiser du retour....

LE BAISER DU RETOUR.

Air *nouveau de M.* Plantade. (Noté N°. 18.)

« J'entends la trompette guerrière,
« Je vois flotter notre étendard ;
« L'honneur nous ouvre la barrière,
« Je vole, à la voix de *Bayard !*
« Adieu, doux charme de mon être !
« Ah ! cache-moi tes pleurs d'amour ;
« Le baiser *du départ* fait naître
« Le baiser *du retour.*

— Ah ! puis-je retenir mes larmes
« Quand je vais perdre mon ami ?
« J'entends déja le bruit des armes,
« Je ne vais vivre qu'à demi ;

« C'est trop payer la jouissance
« D'une des faveurs de l'Amour,
« Que d'achcter, par ton absence,
« Le baiser du retour. »

Mais à la voix de la patrie,
Gérard est sur son destrier,
Et l'œil de sa plaintive amie
Suit le trop rapide coursier.
La tendre et malheureuse *Adèle*
A *Gérard* pense nuit et jour;
Sa bouche attend, son âme appelle
Le baiser du retour.

La paix auprès de son amie
Ramène enfin l'heureux *Gérard*;
Adèle, en ce moment, oublie
Le cruel baiser du départ;
Et dans ses bras, elle s'écrie,
Ivre de plaisir et d'amour :
« Non, rien n'égale dans la vie
« Le baiser du retour ! »

LE RENARD PRIS DANS UN PIÉGE,

FABLE.

Un renard courant le pays,
Par suite de sa gourmandise,
En un piége se trouva pris,
Et payait bien cher sa sottise,
Quand il vit près de lui passer un voyageur :
Notre matois l'appelle et demande assistance :
« Ami, dit-il, vous voyez mon malheur,
« Daignez me délivrer, vous aurez la douceur
« D'avoir obligé l'innocence :
« Je ne dois mon sort rigoureux
« Qu'à l'intention la plus pure
« D'un cœur sensible et généreux....

« Ecoutez ma mésaventure :
« Je passais tout auprès de ce piége infernal.
« De nos jeunes renards connaissant l'imprudence,
« J'ai craint qu'à l'inexpérience
« L'appât que j'y voyais ne fût un jour fatal :
« J'ai voulu l'enlever, mais le piége exécrable,
« Sur moi bientôt s'applatissant,
« Paya mon cœur compâtissant
« Par ce supplice insupportable.
— Cher ami, dit le voyageur,
Ton discours est très-beau pour qui voudra le croire ;
« Mais j'apprécie à sa valeur
« Ta fâcheuse et touchante histoire ;
« L'intérêt personnel toujours mal se déguise.
« En cherchant cet appât tu travaillais pour toi,
« Et je te tiens de bonne prise :
« Adieu ! ne compte pas sur moi. »

L'AMOUR PATINEUR,

OU

LES DANGERS DU CANAL DE L'OURCQ.

Air *du Ménage de garçon.*

Certain jour, l'enfant de Cythère
Par le froid se trouva saisi
Au point qu'on l'eût pris pour son frère,
A son air engourdi, transi ;
« Près d'ici l'on patine, on glisse,
« Volons, dit-il, à ce signal. »
Et pour faire un peu d'exercice,
Il prend la route du canal.

En deux coups d'aîles il arrive
Dans ces lieux glacés et charmans,
Où mille beautés sur la rive
Offrent l'image du printems.
Comme un échappé de collége,
Le roi des dieux et des humains
Joue avec des boules de neige
Qu'il voit se durcir dans ses mains.

Quand par ce jeu dont il se lasse,
Il a su dégourdir ses doigts,
En franc polisson, sur la glace
Il vole et glisse mille fois;
Il fait mainte et mainte passade
D'un bout à l'autre du canal,
Et dans un instant la glissade
Devient un plaisir général.

Par besoin, ou par inconstance,
Bientôt il vole à d'autres jeux,
Les patins aux pieds, il s'élance
A travers les groupes nombreux;

Il pousse, il esquive, il traverse ;
Et surpris du choc le plus prompt,
La femme tombe à la renverse,
Le mari tombe sur le front.

L'une se rit de sa culbute,
Et n'en aime pas moins l'auteur ;
L'autre, en jurant, maudit sa chûte,
Le canal et le patineur ;
Le fripon, sourd à la menace,
Osant bien plus à chaque tour,
Sous ses pieds fait fondre la glace,
Et dans un trou tombe à son tour.

Femmes et filles, tout s'empresse
Près du lutin intéressant,
Qui, de l'œil, encor les caresse,
Malgré la honte qu'il ressent ;
De son air glacé, de sa peine,
Chaque beauté prenant pitié,
Le réchauffe de son haleine,
Et le voilà bientôt sur pié.

Chacun le sermone et le gronde.
Sur les dangers qu'il a courus,
Et le sournois, à tout le monde,
Jure qu'il ne le fera plus.
Mais c'est bien la chose impossible
Que vouloir convertir l'amour;
Car le petit incorrigible
Patine encore chaque jour.

CANTATE

Exécutée sur le théâtre de l'Académie royale de musique, le 25 août 1814, jour de Saint Louis (1).

Musique de M. Plantade.

Air noté N°. 19.

Choeur général.

Le jour du bonheur recommence,
Tous les cœurs sont épanouis,
Nous voyons briller sur la France
L'auréole de SAINT LOUIS.

(1) En société avec mon ami Désaugiers.

CHOEUR DE FEMMES.

De nos grands rois dépouilles révérées,
Objets de nos regrets touchans,
Du fond de vos tombes sacrées,
Puissiez-vous entendre nos chants !

CHOEUR D'HOMMES.

Ils sont passés ces jours funestes
De deuil, d'anarchie et d'erreurs !
La terre où reposent vos restes
Va se couvrir encor de fleurs !

CHOEUR GÉNÉRAL.

Le jour du bonheur recommence, etc.

CHOEUR DE JEUNES FRANÇAIS.

Un bon roi nous rend l'existence,
Français, de la reconnaissance

Relevons aujourd'hui l'autel :
Armés pour un plus noble usage ;
Nos bras défendront l'héritage
Qu'il reçoit de la main du ciel.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Hommage, gloire à l'Éternel!

UNE VOIX SEULE.

Vierges timides, chaque année
Des charmes du saint hyménée
Vous ravissait l'espoir si doux ;
LOUIS remonte sur le trône,
Et vous devez à sa couronne
Celle qu'amour tresse pour vous.
Chantez, chantez, jeunes époux :

Le jour du bonheur recommence, etc.

UNE AUTRE VOIX SEULE.

O Louis ! ô mon roi !
Comment ne pas chérir ta loi ?
Ton retour finit nos peines,
Ton nom calme notre effroi,
Ta sagesse éteint les haines,
Ta vertu venge la foi,
Ta bonté brise nos chaînes.
Vive le roi !

CHOEUR GÉNÉRAL.

Vive le roi !
Le jour du bonheur recommence ;
Tous les cœurs sont épanouis.
Nous voyons briller sur la France
L'auréole de SAINT LOUIS !

NOUS VERRONS ÇA PLUS TARD,

VAUDEVILLE.

AIR *du vaudeville de Partie carrée.*

Notre univers, un beau jour, devait être
Le temple heureux de la franche amitié,
Des plaisirs vrais que la vertu fait naître,
De la tendre et douce pitié;
Un jour, des maux de la boîte à Pandore,
Chacun de nous devait rendre sa part;
Le tems se passe, et nous disons encore:
« *Nous verrons ça plus tard !* » (*ter.*)

S'il faut en croire un témoin *oculaire*,
Le fameux jour où Dieu, de rien, fit tout:
Adam, ouvrant les yeux à la lumière,
Dit: « *Ève* est assez de mon goût. »

Ève reprit : « Je te donne la pomme,
« Jamais, mon cher, à d'autres n'en fais part.
« Jure-le-moi. — Femme, dit le bonhomme,
« Nous verrons ça plus tard. »

Certain hussard serrant de près Lucrèce,
Avait brusqué l'instant de son bonheur ;
Pleurant, trop tard, sa faute et sa faiblesse :
« Hélas! dit-elle à son vainqueur,
« D'un tel écart que la suite est perfide !
« Ah! je crains bien!... » Mais le malin hussard
Lui répondit, fuyant à toute bride :
« Nous verrons ça plus tard. »

Tout enchanté de sa petite femme,
Dont il était l'époux depuis trois jours,
Mondor disait : « Quels traits! quels yeux! quell
« Quels bras ! et quels jolis contours !
« *Rose* est vraiment un ange, une merveille,
« Et qui jamais ne me ». . . . Mais un gaillard
En souriant, lui dit bas à l'oreille :
« Nous verrons ça plus tard. »

Paul à vingt ans disait : « Je t'en supplie,
« Mon Aglaé, prends pitié de mes feux. »
Paul, à trente ans, disait : « Ma chère amie,
« Je le veux bien si tu le veux. »
A quarante ans Paul disait à la belle :
« Si tu m'en crois, nous ferons lit à part. »
A soixante ans, Paul dit à la donzelle :
« Nous verrons ça plus tard. »

D'ambition ayant moins forte dose,
Quand, à la cour, maint intrigant, maint fat,
N'iront-ils plus, bâillant à bouche close,
De l'ennui se faire un état?
Quand des flatteurs le troupeau qu'on baffoue,
Cessera-t-il de suivre certain char,
Au risque affreux de périr sous la roue?...
Nous verrons ça plus tard.

Depuis vingt ans en tous lieux on s'écrie :
« Quand les Français, gouvernés par la loi,
« N'auront-ils plus qu'une même patrie?
« Qu'une âme pour aimer leur roi?

« Et quand la paix de Bellone en délire
« Parviendra-t-elle à briser le poignard ? »
Grâce à LOUIS, nous ne pouvons plus dire :
« Nous verrons ça plus tard. »

J'entends partout disputer à la ronde,
Plus d'un docteur, plus d'un fou, plus d'un sot,
Sur le destin qui, sortis de ce monde,
Nous attend *là-bas* ou *là-haut* ;
Pour nous, amis, qui ne faisons que rire
Des vains débats de ce peuple bavard,
Dans soixante ans puissions-nous encor dire :
« Nous verrons ça plus tard ! »

A MA FEMME

Enceinte de son premier enfant, et qui se proposait de le nourrir.

La nature à tes vœux cessant d'être rebelle,
Comble enfin les desirs de ton cœur enchanté;
Huit courriers ont déja confirmé la nouvelle,
Et tu n'as plus qu'un pas vers la maternité.
Laissant des préjugés la trompeuse chimère,
En dépit d'un monde censeur,
Tu veux n'obéir qu'à ton cœur,
Et payer de ton lait le vrai titre de mère;
Ah! poursuis un projet si beau,
Seconde et suis le vœu de la nature,
Elle t'impose un doux fardeau,

Le refuser serait lui faire injure ;
Ton enfant ne sucera pas
Le lait d'une femme étrangère ;
Ses deux innocens petits bras,
Ne s'ouvriront que pour sa mère.
De ses premiers transports tes yeux seront témoins,
Tu verras sous tes yeux éclore sa tendresse ;
Ta bouche recevra sa première caresse,
Et son premier baiser va payer tous tes soins.
Si, comme au tems de la féerie,
Pour un enfant chéri l'on formait des souhaits,
De nous si quelque Fée amie
Pouvait accomplir ceux que pour lui j'aurais faits ;
Je voudrais qu'il eût ta douceur,
Ton esprit et ton caractère ;
Mais je voudrais qu'il eût mon cœur
Pour savoir bien aimer sa mère.

LES MASQUES ARRACHÉS,

OU

VOILA C'QUE C'EST QU'TOUT ÇA!

AIR : *Sans mentir.* (Des Habitans des Landes.)
(Noté N°. 20.)

JEUNES gens encor novices,
Par de beaux masques séduits,
De nos travers, de nos vices,
Desirez-vous être instruits ?
Environnés de prestiges,
Votre œil, qu'on ensorcela
Ne voit partout que prodiges,
Mais la chanson que voilà
Vous dira (*ter.*)
C'que c'est qu'tout ça !

Voyez cette Agnès modeste,
Au maintien si compassé,
Qui va trottant d'un pas leste,
L'air ingénu, l'œil baissé ;

La pauvrette toute émue
D'un propos qui la choqua,
Vîte prend un autre rue....
Son amant demeure là :
Et voilà
C'que c'est qu'tout ça !

Purgon, vrai puits de science,
Chez deux malades se rend ;
Il se trompe d'ordonnance,
Et sort, de lui très-content ;
Tout danger, la drogue prise,
Chez nos malades cessa,
Et, grâce à cette méprise,
Aucun d'eux ne trépassa :
Et voilà
C'que c'est qu'tout çà !

Devant la cour assemblée,
Plaidée assez longuement,
Certaine cause, d'emblée,
Fut gagnée en un moment.
Le juge, l'âme joyeuse,
A la buvette s'en va :

La triomphante plaideuse
En secret l'attendait là....
Et voilà
C'que c'est qu'tout ça !

Voyez ce léger poète
Qui reçut déja deux fois
L'ordre de la Girouette,
Depuis quinze ou seize mois ;
Son antienne est : « vive, vive
« Ce roi-ci, ce prince-là !
« Et comme il faut que je vive,
« Vive, vive.... qui paiera !... »
Et voilà
C'que c'est qu'tout ça !

Pour rendre sa foi plus ferme
Avec certain jeune abbé,
Dame *Ursule* se renferme,
Dès que le jour est tombé,
Chez la dévote jolie,
Un beau jour se prononça
Ce qu'à la vierge Marie
Jadis un ange annonça....

Et voilà
C'que c'est qu'tout ça !

Ce joli petit jeune homme
Si sémillant et si vif,
Pour vous servir, voyez comme
Il est obligeant, actif !
Bientôt il saura vous prendre
Votre argent.... qu'il gardera,
Et votre femme si tendre....
Qu'à coup sûr il vous rendra....
Et voilà
C'que c'est qu'tout ça !

Ce monde est un grand théâtre
Où tout mortel est acteur ;
L'un est juif, l'autre idolâtre,
L'un valet, l'autre empereur ;
Et quand, au bout du grand drame,
Le masque enfin tombera,
Roi, valet, suivante ou dame,
Tout, là-bas, se confondra....
Et voilà
C'que c'est qu'tout ça !

VERS

A une jolie femme qui en parcourant son parc avec l'auteur, et lui faisant remarquer un charmant ermitage, lui proposait d'en être l'ermite.

Quoi! tu m'offres, belle Sophie,
D'être désormais le pasteur
De ta chapelle si jolie!
Ah! j'accepte de tout mon cœur,
Et suis prêt à dire l'office;
Mais, pour être toujours en paix,
Avant d'entrer en exercice,
Convenons bien de tous nos faits.
Je suis un bon Israélite,
Pieux et sur-tout très-fervent;
Il faudra faire au desservant
Par jour, au moins, une visite,
S'il se peut même, plus souvent;
A ce prix là, je me fais moine:
Je quitte le casque et l'estoc,

Je prends le nom de frère Antoine,
Et j'endosse à l'instant le froc.
Mais il faut encor, mon amie,
Que tu saches auparavant
Quelle doit être pour la vie
La règle du petit couvent.
L'usage chrétien veut qu'on fasse
De tout saint lieu la dédicace,
A quelqu'élu du paradis :
Or donc, c'est à sainte Sophie,
Que, suivant les us établis,
Mon petit temple se dédie ;
J'aurai le choix du crucifix,
Du lutrin, de la liturgie,
Du goupillon, du bénitier,
Et de l'autel et du pseautier.
Point de cloche à mon monastère,
Ou pour prier, ou pour manger ;
Mais toujours l'heure du berger
Sera celle de la prière ;
En bonne dévote, il faudra
A moi seul venir à confesse,
De moi seul entendre la messe ;

Et quand l'ermite quêtera,
D'un souris, ou d'une caresse,
Toujours il se contentera.
Enfin, il veut pour tout bréviaire,
Tes grands yeux, pères du desir,
Tes jolis bras pour scapulaire,
Et pour prébende le plaisir.
Si parfois la peine tourmente,
Ma douce et bonne pénitente,
Elle me trouvera toujours
Prêt à lui donner du secours,
Et prêt à verser dans son âme,
Ce baume heureux, consolateur
Qui guérit toujours une femme,
Et remplit les vides du cœur;
Mais si dans le doux exercice,
De ce pieux et saint office,
Le démon vient à me tenter,
Je ne veux pas lui résister;
Que sous tes traits il se présente,
Volontiers je suivrai la pente
Des conseils qu'il me donnera,
Et des plaisirs qu'il m'offrira:

Il ne sera pas dit qu'un moine,
Parce qu'il a le nom d'Antoine,
A l'exemple de son patron,
Fuira, comme œuvres du démon,
Cheveux d'ébène, pied mignon,
Jambe fine, taille légère,
Esprit vif, charmant caractère,
Joli corsage et *cætera*....
Le ciel, s'il veut, se fâchera
Contre une pareille doctrine;
Dans mon cœur elle a pris racine:
Arrivera ce qu'il pourra !....
Les ennemis de mon système
Vont, armés d'un pieux courroux,
Contre moi, criant anathême,
De l'enfer provoquer les coups;
Mais je te le dis entre nous,
Des félicités inconnues
Sont à mes yeux de mince aloi;
Il échappe à nos faibles vues,
Ce paradis si loin de moi,
Et pourquoi le chercher aux nues,
Quand je le trouve auprès de toi?

COUPLETS

Chantés au repas que les Membres du Caveau moderne donnèrent dans le local de Tivoli, à Pierre LAUJON, leur Président, le jour de sa fête, après une maladie qui les avait privés de sa présence pendant un mois (1).

AIR *du premier Pas.*

A Tivoli
Le plaisir nous installe,
A Tivoli tout plaît, tout est joli;
D'un même accord, et d'une ardeur égale,
Nous avons tous émigré de Cancale
A Tivoli. (*bis.*)

(1) En société avec mon ami Désaugiers.

A Tivoli,
Après un mois d'alarmes,
En retrouvant son maître et son ami,
L'Épicurien verse de douces larmes,
Et du bonheur goûte encore les charmes
A Tivoli.

A Tivoli,
Horace, dont s'honore
Des chastes sœurs le temple favori,
Fit résonner longtems son luth sonore,
Et dans *Laujon*, *Horace* chante encore
A Tivoli.

A Tivoli,
Ovide a su nous faire
De l'art d'aimer le poëme chéri;
Non moins heureux, *Laujon*, octogénaire,
Viens nous tracer aujourd'hui l'art de plaire
A Tivoli.

A Tivoli,
Comme à Rome on révère,
Du paradis le porte-clef béni;
Du bon *Laujon* l'amitié douce et chère
Nous fait trouver le paradis sur terre,
A Tivoli.

(*A Laujon.*)

A Tivoli,
S'illustra maint poète,
A Tivoli, plus d'un myrthe a fleuri;
Ce tivoli des jeux est la retraite,
Où pouvions nous mieux célébrer ta fête,
Qu'à Tivoli?

ANECDOTE.

Un grenadier français, sur les murs de Mézière,
Se battait en homme de cœur,
Quand une bombe meurtrière
Lui coupa les deux mains... Témoin de son malhe
Et croyant soulager sa peine,
Son officier lui présente six francs...
« Oh ! oh ! dit le soldat, vous croyez, capitaine,
« Qu'ici je n'ai perdu qu'une paire de gants. »

LA VOISINE,

CHANSONETTE-ANECDOTE.

Air : *De la Croisée.*

Je rentrais chez moi l'autre soir :
Le vent éteignit ma bougie;
Dans un corridor long et noir
Tour-à-tour je frappe et je crie;
Une porte s'ouvre à l'instant,
Je vois une agaçante mine,
Et bientôt je suis, grâce au vent!
Chez *Rose* ma voisine. (*bis.*)

Rose m'accueille, et tout à coup
L'amour se met de la partie ;
Il allume du même coup,
Mon sang, ma tête et ma bougie.

Bientôt certain je ne sais quoi
Dans mon âme entre à la sourdine,
Et je me retire chez moi
  Pensant à ma voisine.

Après une nuit sans sommeil,
Mon lever devança l'aurore;
Je cours chez Rose à son réveil,
Mais au lit elle était encore;
Un doux regard m'encourageait,
Vers la belle je m'achemine;
Bientôt je me vois tout-à-fait,
  Voisin de la voisine.

J'ose à peine lever les yeux,
Mon air est neuf, gauche et timide;
Mais un sourire gracieux
Me rend le courage et me guide;
Mon œil s'enhardit, et ma main
Caresse chiffonne et lutine,...
Bientôt on ne peut du voisin
  Distinguer la voisine.

Le lendemain nouveaux plaisirs,
Le lendemain nouvelle ivresse,
Le lendemain nouveaux desirs,
Nouveaux feux, nouvelle caresse;
Le lendemain, certain cousin
Rendit visite à sa cousine;
Le lendemain, le cher voisin
Se trouva sans voisine.

LE RENARD ET LE HÉRISSON,

FABLE.

Un jour certain renard par un taon tourmenté
Souffrait beaucoup de sa piqûre;
Se mordant, se frottant d'un et d'autre côté,
Envain notre matois se met à la torture,

L'insecte malfaisant avec plus de fureur
Sur sa peau s'incrustant, et s'acharne et s'anim
Tel on voit de nos jours huissier ou procureur
Exploitant un client qu'il a pris pour victime ;
Le renard fait maint soubresaut,
Chaque instant redouble sa rage,
Mais la force et la ruse, ici, sont en défaut,
Et céder lui paraît le parti le plus sage :
Un hérisson qui passait par hasard
Etait témoin de sa souffrance :
« Cher ami, dit-il au renard,
« Je vous offre mon assistance :
« Voyez-vous ces milliers de dards,
« Don précieux de la nature ?
« J'en vais faire autant de poignards
« Qui sauront venger votre injure :
« Permettez seulement que, prenant bien mon tems
« Sur votre ennemi je m'élance,
« Et le cruel saura bientôt à ses dépens
« Quel est le poids de ma vengeance.
— Grand merci de l'expédient,
« Répliqua le renard, il peut être fort sage ;

« Mais certain inconvénient
« M'empêchera d'en faire usage.
« De ces milliers de dards l'appareil fanfaron
« Contre une seule mouche est assez inutile ;
« Car sur ma peau son aiguillon
« Ne fait qu'une piqûre , et vous m'en feriez mille. »

Toujours des charlatans le conseil est fatal,
Même donné sans artifices,
Méfions-nous de leurs services :
Le remède souvent est pire que le mal.

HOMMAGE

Offert à Corneille, le jour de S[t].-Pierre, sur le théâtre des Arts à Rouen (1).

(*Le spectacle se composait* des Horaces *et du* Menteur ; *le buste de Corneille était sur le théâtre, entouré de tous les acteurs, qui tenaient à la main une branche de laurier et des bannières sur lesquelles on lisait les titres des principaux chefs-d'œuvre de Corneille.)*

RÉCITATIF.

Disciples de Thalie, enfans de Melpomène,
Célébrez avec moi l'aurore d'un beau jour,
L'ornement du parnasse et l'honneur de la scène
Réclament notre encens, nos chants et notre amo

(1) En société avec mon ami Désaugiers.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Célébrons (*bis.*) le brûlant génie
Dont l'éclat si beau
Rejaillit sur notre patrie ;
Célébrons (*bis.*) le brûlant génie
Dont l'ardent flambeau
Echappe à la nuit du tombeau !

Que notre cité s'éveille
Pour chanter ce jour fameux,
Que le grand nom de CORNEILLE
Soit porté jusques aux cieux !
Que vois-je ! au nom plein de charmes
De son digne favori,
Séchant enfin ses larmes,
Melpomène a souri !

Célébrons, etc.

A l'héritier d'EURIPIDE
Cité qui donnas le jour,
Cède au transport qui te guide,
Cède au cri de ton amour,

Si l'heureuse capitale
De Plaute eut le successeur,
Tu marches sa rivale
De gloire et de bonheur.

Célébrons, etc.

Resplendissant de lumière,
Lorsque Corneille, aujourd'hui,
Des enfans dont il fut père
A le groupe autour de lui,
C'est un soleil, sans nuages,
Que dans ses traits nous voyons;
Chacun de ses ouvrages
Est un de ses rayons.

Celébrons, etc.

O toi! le plus grand des maîtres
Dans le plus noble des arts!
Si nos fortunés ancêtres
Ont joui de tes regards;

Une ivresse non moins chère
Pour toi vient nous animer ;
Tu vivais pour leur plaire,
Nous vivons pour t'aimer.

Célébrons, etc.

Par ses leçons immortelles
Sur ce qui l'environnait
Il versa des étincelles
Du beau feu qui l'animait ;
Et l'instant qui vit descendre
Corneille sur l'Achéron,
Vit naître de sa cendre
RACINE et CRÉBILLON.

Célébrons, etc.

Thalie en secret jalouse
De voir ce peintre immortel
Prendre sa sœur pour épouse
Et négliger son autel,

Allait expirer d'envie,
Lorsque, voyant sa douleur,
Pour consoler *Thalie*,
Il créa *le Menteur.*

Célébrons, etc.

Dans ce temple où sa mémoire
Parmi nous plane aujourd'hui,
Pour présenter à sa gloire
Un tribut digne de lui,
Unissons, suivant les traces
Du dieu qui le couronna,
Au laurier des *Horaces*
La palme de *Cinna!*

CHOEUR.

Unissons, suivant les traces
Du dieu qui le couronna,
Au laurier des *Horaces*
La palme de *Cinna!*

(*Pendant ces quatre vers on couronnait Corneille.*)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Célébrons (*bis.*) ce brûlant génie
Dont l'éclat si beau
Rejaillit sur notre patrie;
Célébrons (*bis.*) ce brûlant génie
Dont l'ardent flambeau
Echappe à la nuit du tombeau!

LE PRINTEMS,

OU

MES ADIEUX A L'HIVER.

AIR : *Chantons les matines de Cythère.*

CHOEUR.

CHANTONS le réveil de la nature,
C'est le réveil de tous nos desirs;
Chantons le retour de la verdure,
Trône charmant des plus doux plaisirs!

Adieu, du nord vapeurs embrumées,
Des tristes hivers noirs étendards !
Salut, des bons vins chaudes fumées !
Soyez désormais nos seuls brouillards.
Chantons le réveil, etc.

Adieu, léthargiques ariettes !
Adieu, de Paris cris glapissans !
Salut, rossignols, tendres fauvettes !
Salut, des bois échos renaissans !
Chantons le réveil, etc.

Adieu, trop jalouse palatine !
Adieu, cachemires envieux !
Salut, gaze complaisante et fine,
Faite pour le bonheur de nos yeux !
Chantons le réveil, etc.

Adieu, patins, canal et glissades,
Chutes sans plaisir, tristes faux pas !
Salut, séduisantes promenades
Où les chutes offrent tant d'appas !
Chantons le réveil, etc.

Adieu, neige piquante et cruelle,
Funeste à plus d'un tendre projet!
Salut, douce neige que recèle
De mon Alison le blanc corset.

Chantons le réveil, etc.

Adieu, bals, proverbes et charade,
Jeux ennemis de la liberté
Où chacun, dans un cercle maussade,
Danse, rit et chante sans gaîté!

Chantons le réveil, etc.

Salut, simple danse villageoise,
De la gaîté piquant aiguillon,
Où, sur l'air d'une chanson grivoise,
L'amour fait sauter le cotillon!

Chantons le réveil, etc.

Adieu, gais salons de compagnie
Où l'on dort au milieu d'un concert!
Adieu, divertissante partie
Où l'on baille autour d'un tapis vert!

Chantons le réveil, etc.

Salut, bosquets, temples de l'ivresse,
Où, sur un tapis moins dangereux,
Jouant seul, vis-à-vis ma maîtresse,
Même en perdant, je prends les enjeux!

Chantons le réveil de la nature,
C'est le réveil de tous nos desirs;
Chantons le retour de la verdure,
Trône charmant des plus doux plaisirs!

LE LORD ET LE BUCHERON,

ANECDOTE.

Dans un accès de spleen profond,
Certain enfant de la Tamise,
De la rivière, un jour s'avise
De vouloir visiter le fond;
Il saute, quand près du rivage
Un bucheron qui fagotait

L'aperçoit, se jette à la nage,
Le sauve, et, le cœur satisfait,
Retourne gaîment à l'ouvrage;
A peine il s'y met, qu'aussitôt,
Déterminé comme quarante,
Mon Anglais, que le diable tente,
Dans les flots fait un second saut:
Le bucheron, dans la rivière,
Vole bientôt à son secours,
Et du milord atrabilaire
Il sauve une autre fois les jours,
Puis reprend encor son ouvrage....
Qui ne croirait, d'après cela,
Que mon Jack Spleen, bien guéri de sa rage,
Et consentant à vivre, au logis retourna!
Point du tout, il maudit le destin qui l'oblige
A faire encor le rôle de vivant;
Et saisi d'un nouveau vertige,
Aux branches d'un chêne il se pend:
« Pour le coup, dit John Bull, en le voyant à l'arbre,
« C'est être par trop entêté,
« Et cette fois, en vérité,

« J'aurai le cœur dur comme un marbre. »
Aussi fait-il, puis il n'y pense plus.
Bientôt la justice avertie
Vient constater le fait, et sur le corps sans vie
Verbaliser longuement suivant l'*us*.
Mon grivois que l'on interroge
Répond à tout naïvement,
Et chaque assistant fait l'éloge
De son généreux dévoûment.
« Mais, lui dit l'alderman, quand il fit cette affaire,
« Tu ne l'as donc pas vu ? — Si vraiment. — En ce cas,
« Pourquoi ne l'empêchais-tu pas ?
— Je vous le dirai sans mystère :
« Comme il sortait de la rivière,
« Je n'avais garde d'y toucher ;
« Un arbre est-il une potence ?
« Moi je croyais, en conscience,
« Qu'il s'était mis là pour sécher. »



Le sang coule, il suffit mon courage est content
Dit-il essuyant son Epée
Voila comme je sais punir un Insolent.

L'HONNEUR SATISFAIT.

Après le jugement de certain vieux procès,
Dans une dispute fort vive,
Deux procureurs gascons, en sortant du palais,
Se prodiguaient mainte invective;
Nos deux chicaneaux cependant,
Assez amis de la feuillette,
Allaient, tout en se gourmandant,
Rincer leur bouche à la buvette.
Pour un moment la querelle cessa;
De son côté chacun but comme quatre,
Puis à tel point elle se réchauffa,
Qu'on se donna rendez-vous pour se battre.
Pour se battre! - Oui vraiment. - Quoi! chez un procureur
Vit-on jamais le point d'honneur?
— Doucement! Mes robins, enfans de la Gironde,
Étaient braves autant que pas un dans le monde.

On s'arme, en prend plusieurs témoins,
(Au palais chose assez peu rare) ;
On part, et dans la route, en se montrant les po
A paraître un héros chacun d'eux se prépare :
Malignement quelqu'un prétendit avoir vu
Que leur démarche était vacillante et peu sûre.
Mais contre leur courage on n'en doit rien conclu
La faute n'en était qu'au vin qu'on avait bu.
Au premier sang devait se terminer l'affaire.
Sur le pré voilà nos gaillards
Se croyant pour le moins descendus des Césars;
Aussitôt l'un des deux, dégaînant sa rapière,
Allait s'en escrimer.... funeste résultat!
En se mettant en garde, il trébuche, il chancèl
Il tombe sur le nez, et son sang qui ruissèle
Le met bientôt hors de combat.
Tout surpris de cette équipée,
Mon autre champion prend un air important :
« Le sang coule : il suffit, mon courage est conte
« Dit-il, essuyant son épée,
« Voilà comme je sais punir un insolent. »

L'AMOUR PÊCHEUR

Air *du vaudeville du Mameluck.*
(Noté N°. 21.)

Un jour, las de sa besace
Et du métier de quêteur,
L'amour prend filet et nasse,
Et se fait maître pêcheur;
A son ouvrage l'aurore
Ne pouvait pas l'arracher,
La nuit l'y trouvait encore :
Tant l'amour aime à pêcher! (*ter.*)

Pourvu des meilleures lignes
Et des plus fins hameçons,
Aux fillettes les plus dignes
Il prodiguait ses leçons;

Les belles prêtant l'oreille
Aux avis qu'il leur donnait,
Tiraient la nasse à merveille,
Et tendaient bien leur filet.

Pour mieux déguiser l'amorce,
Et pour faire un coup plus beau,
Les pêcheuses avec force
Autour d'elles battaient l'eau ;
L'Amour dit : « Ce bruit me trouble,
« Laissez l'onde s'éclaircir,
« Ce n'est jamais en eau trouble
« Que je pêche avec plaisir. »

Bientôt l'onde transparente
Découvrant ligne et filet,
Laissait à la gent flottante
Voir la main qui l'amorçait;
Distinguant hommes et dames
Sans crainte d'être surpris,
L'anguille allait droit aux femmes,
Et le goujon aux maris.

Les barbons vont porter plainte
A Vulcain, leur cher patron;
Attendri de leur complainte,
Le dieu cornu leur répond:
« Amis, ne vous en déplaise,
« Pêcher est un pauvre état,
« Lorsque la ligne est mauvaise
« Et l'hameçon sans appât. »

Aussitôt le dieu leur tresse
Des filets en tissu d'or,
Et chaque pêcheur s'empresse
D'user d'un si doux trésor;
Quelle pêche merveilleuse!
Dans ces filets chaque jour
Le poisson et la pêcheuse
Venaient tomber tour à tour.

Filles jeunes et gentilles,
Femmes à l'œil vif et noir,
Dans les rêts de nos vieux drilles
Par centaines venaient cheoir;

Chacun du sort qui l'exauce
Se plaignant à l'unisson,
Ne sait plus à quelle sauce
Il mangera le poisson.

En voyant tant de chair fraîche,
L'amour ému de pitié,
Pour bien exploiter la pêche,
Offre d'être de moitié;
On accepte, il rit sous cape:
Aussi, depuis ce moment,
Le poisson qu'hymen attrappe,
Amour le croque souvent.

LE MONDE ET LE COLLÉGE,

Couplets chantés à la réunion annuelle
des Élèves de Montaigu.

AIR *du Ménage de garçon.*

Mes chers amis, vers le collége
Quand je porte un regard nouveau,
Pour moi, le regret qui m'assiége,
Du monde enlaidit le tableau ;
Le monde n'épargne personne,
Et je m'y suis bien convaincu
Que les leçons qu'on nous y donne
Coûtent plus cher qu'à *Montaigu*.

D'un vieux correcteur à l'œil louche
Au *collége* on sentait les coups ;
Un critique dur et farouche
Dans *le monde* frappe sur nous.
Chacun d'eux, à différent terme,
Vient détruire notre bonheur :
L'un nous déchirait l'épiderme,
L'autre nous déchire le cœur.

Au *collége*, sous plus d'un maître,
Après bien des momens perdus,
On finissait toujours par être
Riche de quelques mots en *us*.
Daus *le monde* Rome et la Grèce
Ne brillent que dans le lointain :
Dès qu'il y prend une maîtresse,
L'écolier y perd son latin.

Au *collége*, c'est par la gloire
Qu'un *prix* payait tous nos efforts ;
Jamais une telle victoire
Ne laissait regrets ni remords ;

Mais dans *le monde* où la folie
Est le but constant de nos vœux,
Souvent près de femme jolie
L'accessit est bien dangereux.

Au *collége*, par la jeunesse
Et par le plaisir emporté,
Poussant *la balle* avec adresse,
J'acquérais vigueur et santé,
Dans *le monde* où l'âge m'installe,
Tout change pour moi chaque jour,
Et je suis devenu *la balle*
Dont le sort se joue à son tour.

Au *collége*, prison traîtresse,
Pensum, férule *et cætera*,
Des chagrins de notre jeunesse
Devenaient le *nec plus ultrà*.
Le monde, quand il nous harcèle,
Nous fait un mal bien plus aigu!...
J'en conclus que le parallèle
Est en faveur de Montaigu.

LE DORMEUR COURTISAN.

Un Prince dont le cœur, sujet à prendre flamme,
Des beautés de sa cour était souvent épris,
S'avise un jour d'aimer la femme
D'un de ses courtisans, le plus doux des maris,
Qui bientôt devenu le favori du prince,
Voit chez lui les grâces pleuvoir;
On lui fait don d'une province,
Et pour tout obtenir il n'a plus qu'à vouloir.
L'un aimant comme un fou toute femme jolie,
Et l'autre prisant plus l'argent que la beauté,
Entr'eux deux la communauté
Etait assez bien établie;
Le mari paraissait aveugle devenu,
Il ne l'était pourtant, mais il feignait de l'être.

Argus pour tout le monde et *taupe* pour son maître
Il vit en peu de tems doubler son revenu :
Certain jour (faveur singulière !),
D'aller dîner chez lui le roi lui fait l'honneur :
Pour bien recevoir son seigneur
L'époux facile et débonnaire
N'épargne rien ; les mets les plus exquis,
Vins de Bourgogne et de Champagne,
Glaces, liqueurs, de son logis
Font un vrai pays de Cocagne,
C'était bien là vraiment la perle des maris !
Chansons, fine plaisanterie
Surent égayer le repas ;
Près de sa voisine jolie
Le prince ne tarissait pas....
Le café bu, l'on parle promenade ;
On veut tout connaître et tout voir.
« Monseigneur, dit la dame en lançant une œillade,
« Sera fort content du boudoir. »
Pour l'aller voir, sans plus attendre,
Le bras du prince est offert. On le prend,
Et notre mari complaisant

Sur un canapé va s'étendre
Pour dormir un peu, soi-disant,
Laissant sa tendre moitié faire
Tous les honneurs de l'hospitalité,
Et son prince bien satisfaire
Dans le boudoir sa curiosité;
Puis il feint de dormir rêvant sa récompense.
Il venait de fermer les yeux
Quand un valet gourmand, trompé par l'apparence,
Saisissant de liqueur un flacon précieux,
S'en escrimait en conscience;
Notre dormeur le vit, et le poussant dehors:
« Ton audace, dit-il, est parbleu sans seconde!
« Apprends, insolent, si je dors,
« Que ce n'est pas pour tout le monde. »

LA MÉSAVENTURE.

Air *nouveau de M.* Plantade. (Noté N°. 22.)

L'autre jour, de la fontaine
Seulette je revenais ;
Ma cruche était toute pleine,
Et de plaisir je chantais ;
Au milieu de ses compagnes
Brillait l'étoile du soir,
Et la nuit sur les campagnes
Étendait son voile noir.

Au détour de la prairie,
Bientôt j'entends certain bruit ;
De peur mon âme est saisie ;
J'étais seule, il faisait nuit.

D'abord je sens qu'on me touche,
Puis après je ne sais quoi
Vient arrêter sur ma bouche
Un cri de honte et d'effroi.

Plus je voulais me défendre,
Plus on me serrait de près;
Et bientôt je vis répandre
Toute l'eau que je portais.
J'allais faire la mauvaise;
Mais on s'y prit tellement,
Qu'on me fit tout à mon aise
Contempler le firmament.

Un faible rayon de lune
Me fit voir mon ennemi :
« N'ayez, dit-il, crainte aucune;
Je veux être votre ami. »
Mais combien l'homme est perfide
Quand on est à sa merci!
Las! si ma cruche fut vide
De moi ne fut pas ainsi!

Fillette, pareille aubaine
Peut t'arriver tout à coup,
Si tu vas à la fontaine,
Seulette, entre chien et loup.
Dans la cruche Amour se glisse;
Vif et prompt comme l'éclair,
Qu'il la casse ou qu'il l'emplisse,
Il en coûte toujours cher.

LE VILLAGEOIS ET SON ANE,

FABLE.

Un manant avait un baudet
Plein de vigueur, de patience;
Mais quelquefois il le chargeait
Sans mesure et sans prévoyance.
Certain jour l'utile animal
N'ayant qu'une charge ordinaire,
Sous un poids à sa force égal
Marchait d'une allure légère.
Son maître l'admirait, lorsque sur un poirier
Il aperçoit des fruits dont la beauté le tente:
Bon! dit-il; et bientôt sans se faire prier,
Il vous rend l'arbre nu d'une main diligente,
Puis emplit deux paniers qu'il met sur le griso[n]
Qui, de ce nouveau poids sentant bien quelque pein[e]
Cheminait cependant avec sa cargaison;

Mais il se serait bien passé de cette aubaine.
Notre homme un peu plus loin aperçoit d'autres fruits;
Bientôt de les avoir le desir le dévore :
En un clin d'œil ils sont cueillis,
Et sur maître baudet ils vont peser encore.
L'animal doux et patient
Sur le pavé se cramponne, s'efforce,
Et sous le faix quoique pliant,
Dans son courage il trouve quelque force ;
A ses nobles efforts le rustre se méprend,
« L'excellent animal ! (dit-il) voyez s'il butte :
« D'honneur il porterait encore plus d'un cent ;
« Rien ne l'arrête ou le rebute,
« J'y peux monter moi-même ; » et voilà mon lourdaud
Qui grimpe sur le dos du baudet qu'il admire ;
Mais le pauvre grison n'y pouvant plus suffire,
Succombe et meurt sous le fardeau.

O vous qui gouvernez ! pour vous est cette fable ;
Dans ce manant j'ai peint un sultan, un visir ;
Dans ce baudet, le peuple actif, infatigable :
Sous d'onéreux impôts, le prince qui l'accable,
Le voit bientôt fléchir, succomber et périr.

LES GRECS ET LES ROMAINS.

AIR *du vaudeville de la Belle au bois dormant.*
(Noté N°. 23.)

REFRAIN.

SAGES qu'on renomme ,
Dont la Grèce et Rome
Tiraient vanité ,
Malgré vous , de l'antiquité
Epicure a toujours été
Le premier homme. (*bis.*)

En vain préconisera-t-on
Ce grand , ce sublime *Caton* ,
Moins grand pour nous que pour l'histoire ,

Et qui, moins sage qu'entêté,
Dans son impassibilité,
Ne sut ni rire, ni boire. (*bis.*)

Sages qu'on renomme, etc.

Oui, je le dis, on a grand tort
De venir nous prôner encor
Platon, ce sage énigmatique,
Ennemi des plus doux ébats,
Sans qui l'on ne connaîtrait pas
L'amour nommé *platonique*.

Sages qu'on renomme, etc.

N'a-t-on pas aussi trop vanté
Ce *Pythagore* tant cité,
Et dont le systême condamne
Notre âme, brisant ses ressorts,
A passer un jour dans le corps
D'un *chien*, d'un *chat*, d'un *âne*?

Sages qu'on renomme, etc.

Qu'on vienne me donner pour grand
Ce *Socrate* si tolérant,
Pauvre, par sa faute, et *Bigame*,
Qui, jeune et muni de deux poings,
En plein jour et devant témoins,
Était battu par sa femme!

Sages qu'on renomme, etc.

Fi! de ce *Diogène* vain,
Qui, du fond d'un tonneau sans vin
Faisant sa demeure chérie,
Se jugeait bien; car, entre nous,
Du genre humain, ce roi des foux
N'était vraiment que la lie.

Sages qu'on renomme, etc.

Comment voir sans un ris moqueur,
Aristote, ce beau parleur,
Ce savant comme on n'en voit guère,
Qui, las de travaux superflus,

Pour mieux comprendre le reflux,
Fit le saut dans la rivière ?

Sages qu'on renomme, etc.

Je ris encore de bon cœur
D'*Archimède*, ce grand compteur,
Homme à projets, homme à système,
Qui, craignant de se déranger,
Comme un sot se laisse égorger,
Pour mieux résoudre un problême.

Sages qu'on renomme, etc.

Enfin, qu'on ne m'exalte plus
Cet *Empédocle*, esprit obtus,
Ce sage de sotte mémoire,
Qui soixante ans déraisonna,
Et puis s'enterra dans l'Éthna,
Pour mieux vivre dans l'histoire.

Sages qu'on renomme, etc.
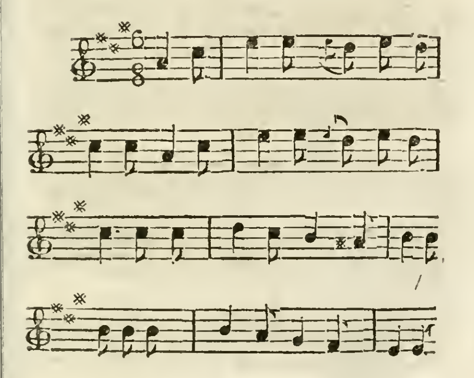
Vive *Epicure*, mon héros !
Qui bornait à ce peu de mots,
Tout son cours de philosophie :
« Jouissons malgré les jaloux ;
« C'est être *sages* qu'être *foux*,
« Et la *sagesse* est *folie !*

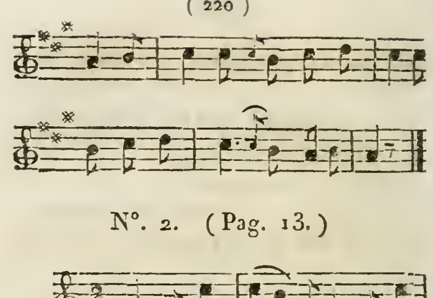
Sages qu'on renomme,
Dont la Grèce et Rome
Tiraient vanité,
Malgré vous, de l'antiquité
Épicure a toujours été
Le premier homme ! (*bis.*)

TABLE.

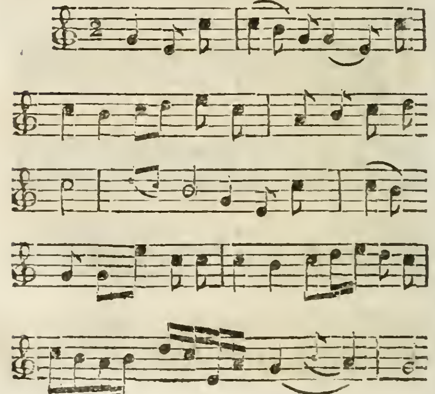
AIRS NOTÉS.

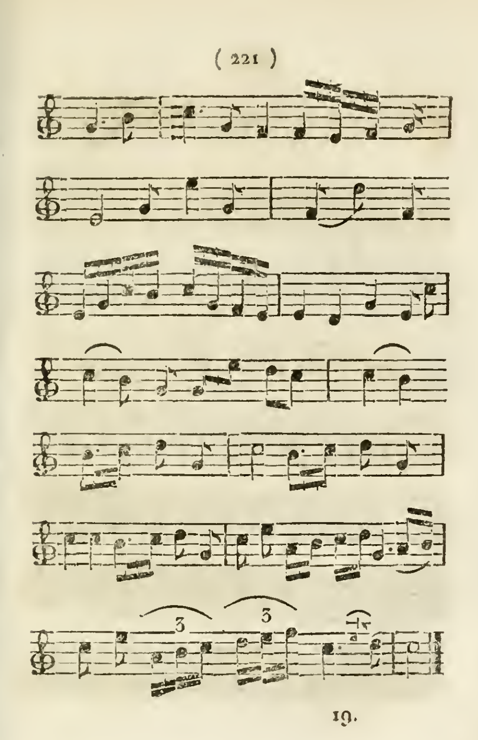
No. 1. (Pag. 5.)





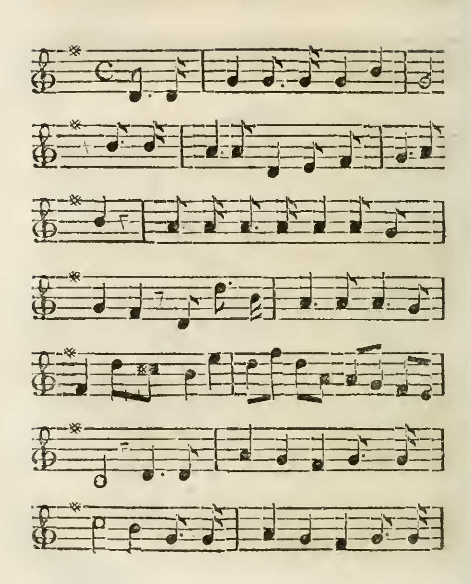
N°. 2. (Pag. 13.)

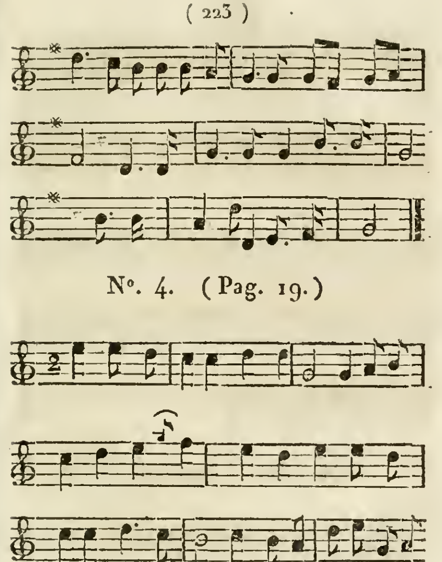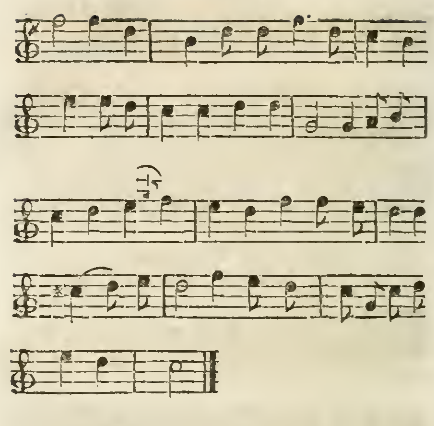




19.

N°. 3. (Pag. 15.)

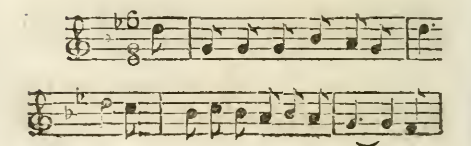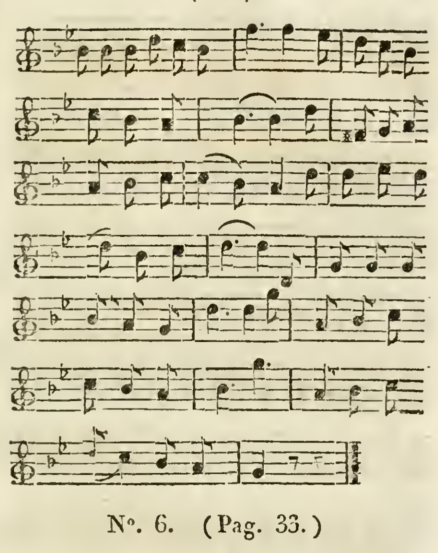




N°. 4. (Pag. 19.)



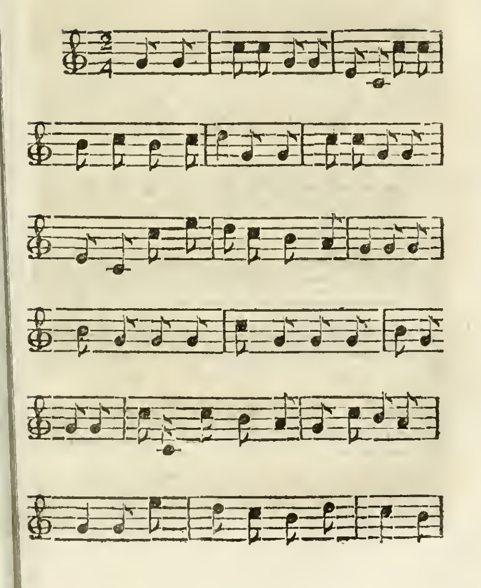
N o. 5. (Pag. 29.)



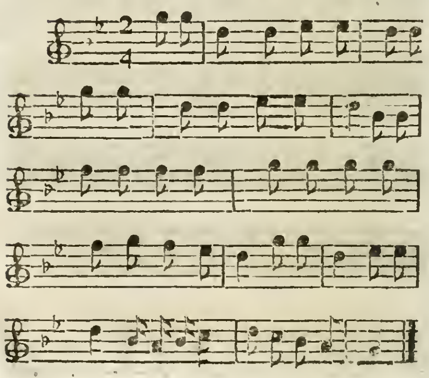


N°. 6. (Pag. 33.)

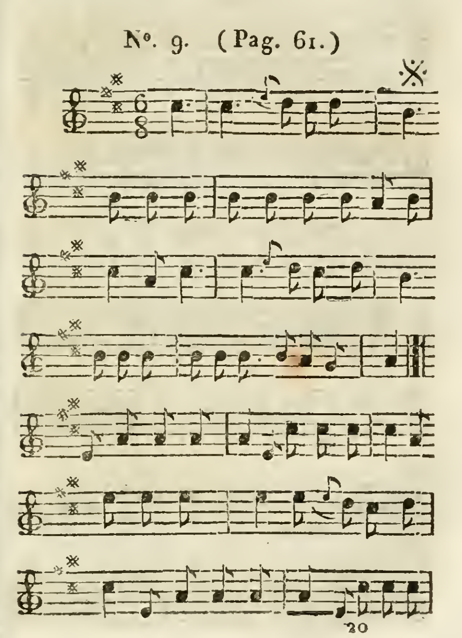
N°. 7. (Pag. 43.)



No. 8. (Pag. 57.)

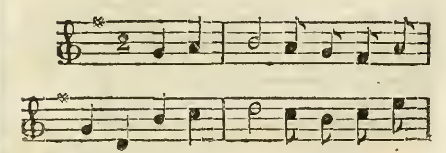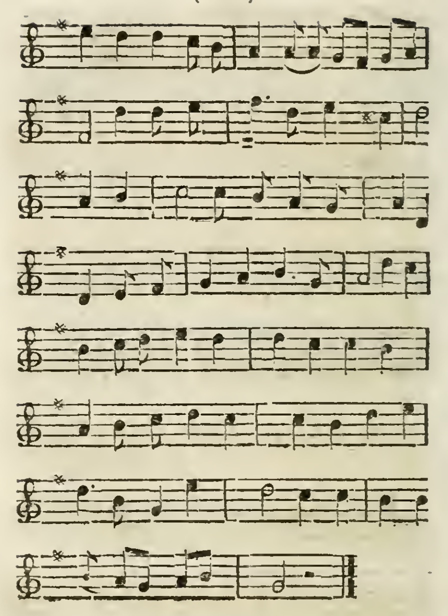


N°. 9. (Pag. 61.)



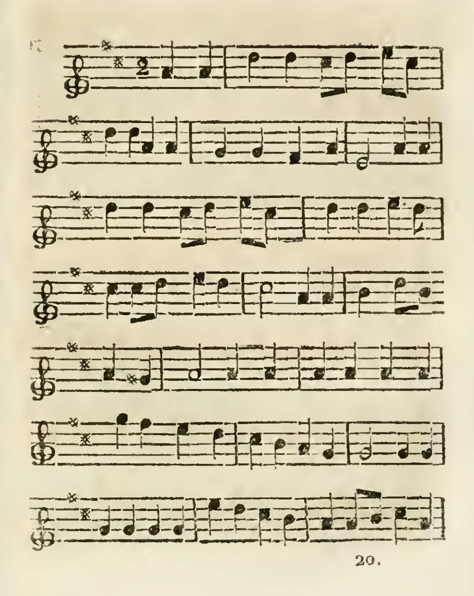
No. 10. (Pag. 65.)

N°. 11. (Pag. 77.)

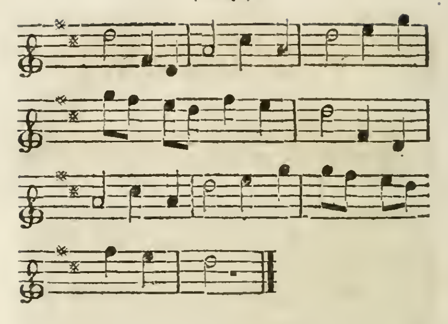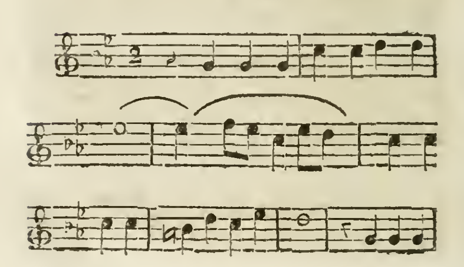




N°. 12. (Pag. 85.)
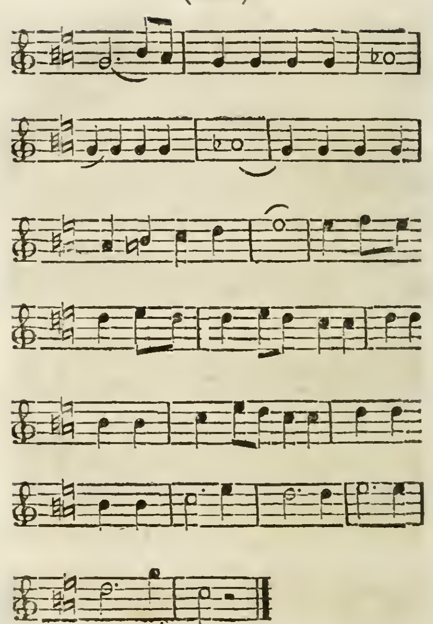


20.



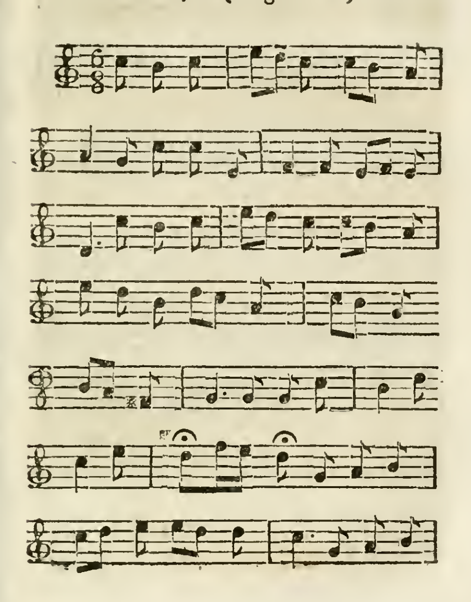
N°. 13. (Pag. 98.)
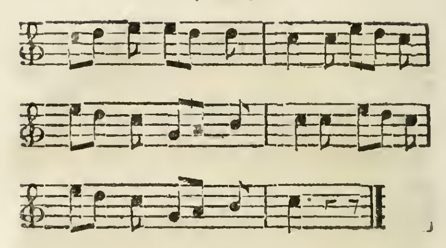


Ritournelle.
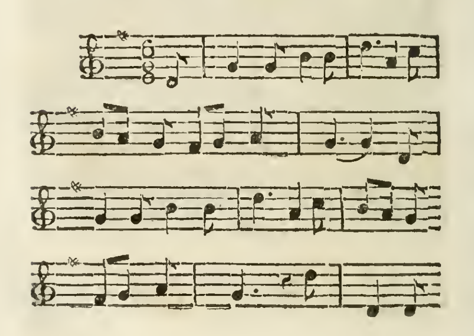


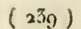
N°. 14. (Pag. 101.)



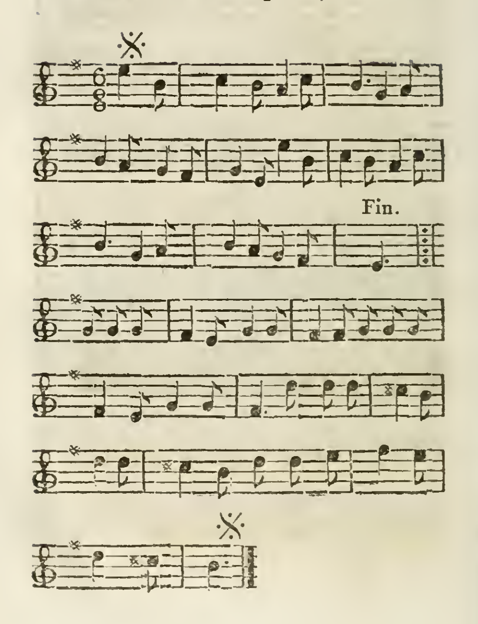


No. 15. (Pag. 107.)



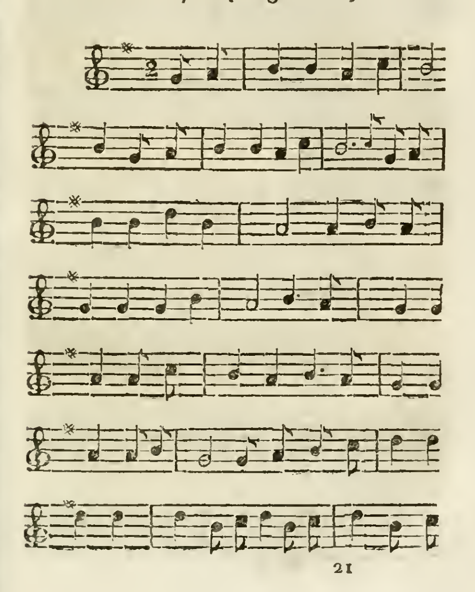


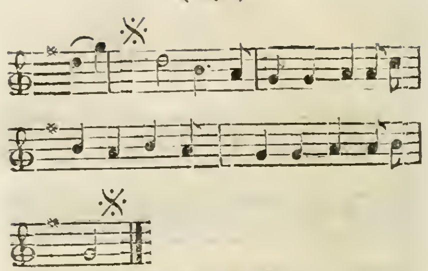
N°. 16. (Pag. 117.)
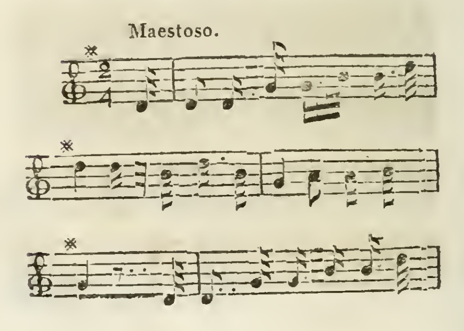


N°. 17. (Pag. 133.)
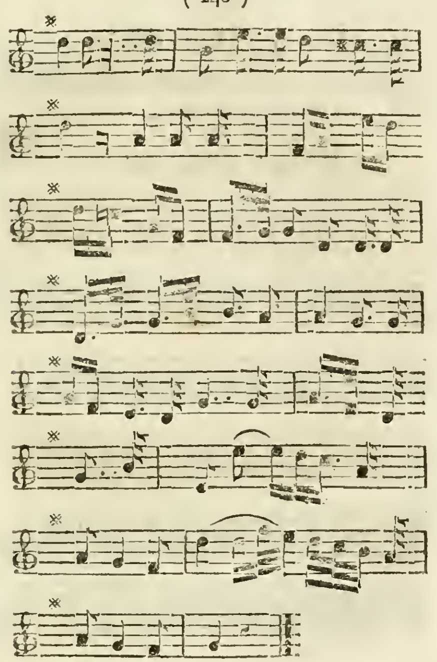
(Pag. 133.)





N°. 18. (Pag. 145.)
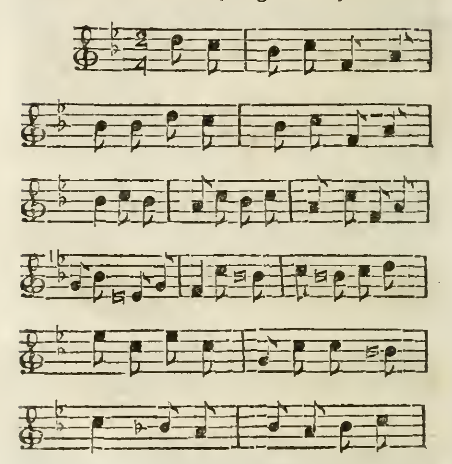


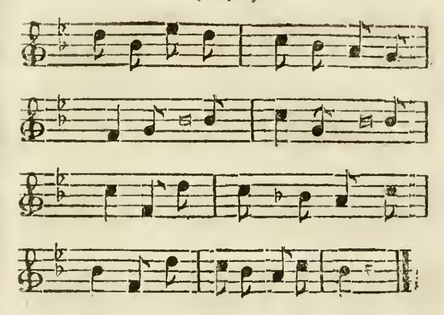


N°. 19. (Pag. 153.)
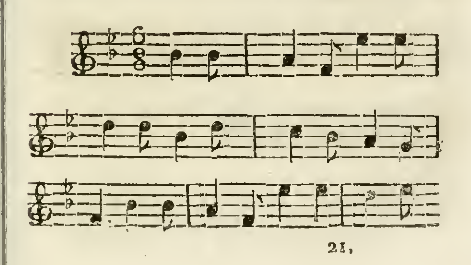
La musique se trouve chez Plantade, auteur et éditeur, rue Cadet, n°. 4.

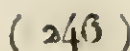
N°. 20. (Pag. 163.)



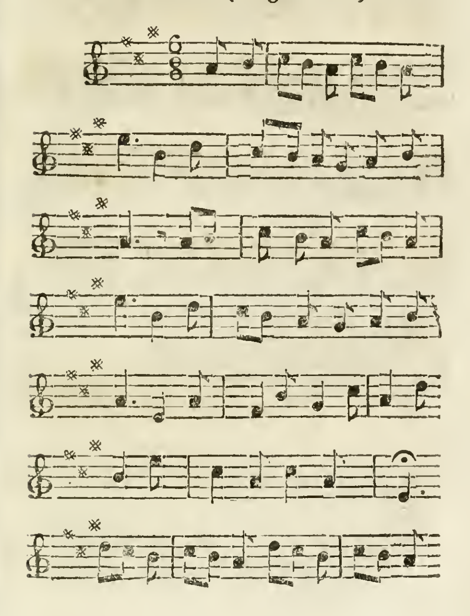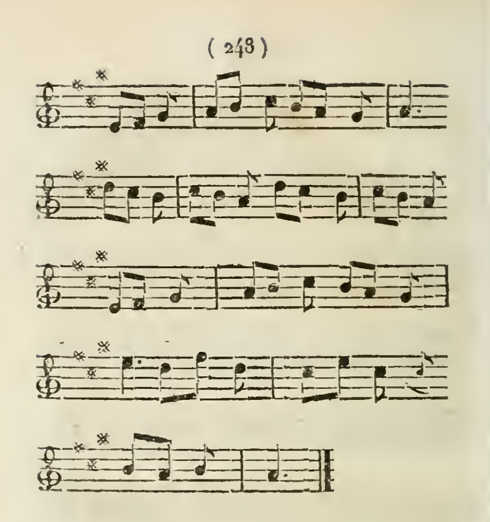


No. 21. (Pag. 193.)





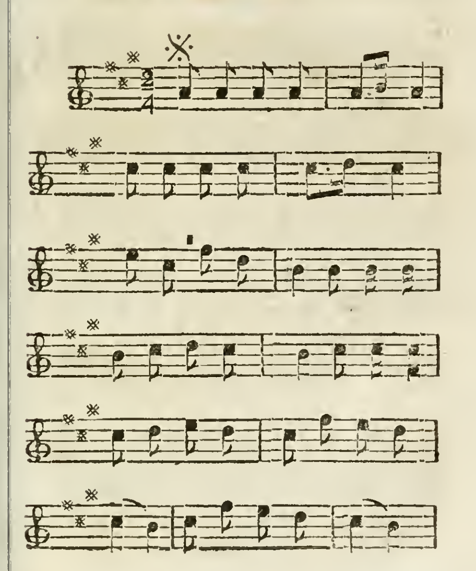
No. 22. (Pag. 203.)
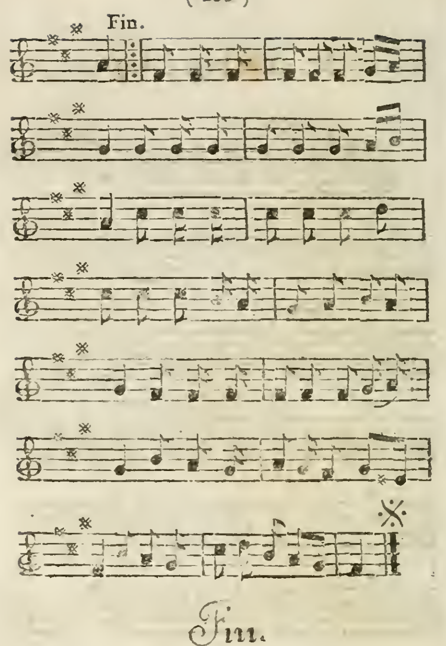




N°. 23. (Pag. 208.)

(Pag. 208.)





Fin.